

LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR

• le plaisir des  
**livres**



Montréal, samedi 3 mars 1990

# Doubrovsky tel qu'en lui-même



Serge Doubrovsky

PHOTO JACQUES GRENIER

MARIE LAURIER

**R**oman, autobiographie, autofiction, peu importe le genre: *Le Livre brisé* dérange, épuise, bouleverse le lecteur.

Pour ma part, je l'ai lu par petites doses, en grinçant des dents, en respirant mal, au rythme de son style hachuré, haletant, itératif. Je l'abandonnais pour mieux le reprendre le lendemain, comme si Serge Doubrovsky me donnait chaque soir rendez-vous avec lui, sa vie, son drame et son désespoir.

Aussi est-ce avec appréhension que je me suis rendue à un vrai rendez-vous avec ce que je croyais être un monstre d'égoïsme, de vanité et de machisme. J'avais en tête son visage ravagé, tel qu'il m'était apparu à *Apostrophes*, complètement défilé et démolé d'entendre Pivrot l'accuser d'avoir assassiné sa femme.

J'ai rencontré plutôt un écrivain, un homme de lettres, un professeur de littérature en pleine possession de ses moyens, brisé certes au souvenir de la mort de sa femme mais résolu à survivre, à recommencer à aimer une autre femme, à continuer d'écrire et de raconter sa vie, pourvu qu'il lui arrive quelque chose: « Pour l'instant, je n'ai rien sur le métier » nous dit cet homme de 61 ans dont les retombées de son dernier livre continuent de provoquer des réactions et des critiques allant des plus positives aux plus réfractaires.

Car jamais titre de roman n'aura été aussi approprié et l'on comprend qu'il ait remporté le Prix Médicis, en ce qu'il est imprégné d'un souffle, d'une densité littéraire exceptionnelle. On aime ou on aime pas ce livre, c'est tout l'un tout l'autre, mais il ne laisse personne indifférent, tant il remue de passion, de controverses, d'amour et de haine, de pitié et de dégoût. De rage aussi, concède Doubrovsky en assumant l'entière responsabilité de cette confession qui lui a pourtant valu le Prix Médicis.

Commencé sous forme de journal où ce quinquagénaire ne nous épargne rien de ses pulsions physiques et de ses goûts intellectuels dans tout ce que cette forme littéraire a de plus narcissique et égocentrique, le récit tourne vite en une description de ses rapports, des vicissitudes de sa vie quotidienne avec sa deuxième femme.

Et c'est là que la brisure commence. De 23 ans sa cadette, d'origine autrichienne, son épouse lit page par page, chapitre par chapitre, le livre de son mari jusqu'au jour où, excédée du rappel de ses prouesses amoureuses, elle le met au défi de parler plutôt d'elle, « à nu et à cru ».

Doubrovsky obéit aveuglément à cet impératif sans soupçonner que l'étalage des événements les plus intimes de sa vie conjugale, des beuveries et des avortements de son héroïne, pour ainsi dire, entraîneront la mort de celle-ci. Trop c'est trop et l'auteur n'a pas su s'arrêter à temps ni prévoir l'ineluctable, lui qui avoue avec une jactance peu commune: « Dans chaque livre que j'écris, je tue une femme. »

Cette fois la réalité dépasse la fiction et Doubrovsky en éprouve encore une cruelle culpabilité et

n'était ses explications d'écrivain sur la forme littéraire de « l'autofiction », on serait enclin de lui conseiller de ne jamais plus écrire...

« Je ne suis pas un idéologue, je ne fais pas de roman politique ni historique », se défend-il ma foi fort bien. « Ce qui me passionne avant tout, ce sont les rapports entre les humains. » Et on peut dire qu'ils pullulent dans son livre brisé qui met en scène ses relations avec les femmes de sa vie, ses deux filles, les assimilées de tout ce monde qui parle français, allemand et anglais selon qu'ils sont en Autriche, en France ou à New York. Qui met aussi en parallèle les fruits de sa culture classique nourrie des idées de Lacan, Foucault, Freud et de l'existentialisme à la Sartre à qui il voue une admiration inconditionnelle. Tout cela est soudainement interrompu par la mort tragique de sa femme. Et le ton change tout aussi soudainement.

Comment revient-on d'un tel voyage au bout de *La Nausée*, telle que décrite par Sartre et dont Serge Doubrovsky se réfère constamment dans son journal? « On ne revient pas d'une telle exploration dans la dérégulation. Et encore aujourd'hui, il m'arrive de regretter n'avoir pas tout mis en oeuvre pour sauver ma femme de son désespoir et surtout de son vice. L'alcoolisme est une maladie terrifiante et tout en sachant que ma femme en était victime, je croyais naïvement qu'elle allait s'en sortir, en toute intelligence. Je ne pouvais imaginer cette issue fatale à ce moment-là, mais je crois que tout ou tard elle en aurait succombé. » Pour « survivre » à ce drame, Doubrovsky a tout lu ce qu'il pouvait lire sur l'éthylisme et de façon plus personnelle il a eu re-

cours à l'aide d'un psychiatre, après avoir renoncé au suicide « qui n'aurait rien arrangé ».

Il s'en excuse presque, en admettant que désormais sa vie, comme son livre, s'est brisée: « J'ai encore quelques années devant moi et j'aime mon travail de professeur de littérature française à l'Université de New York et à Paris ».

Serge Doubrovsky est redevenu un écrivain comme les autres, ni plus ni moins, se soumettant volontiers à la tournée de promotion, à la ronde infernale des entrevues, se faisant professeur pour parler du nouveau roman, de la santé littéraire en France, du « style nouveau qu'il a inventé », soit un entrelacs de jeux de mots, d'itérations, de longs paragraphes sans ponctuation, d'une utilisation exagérée des majuscules, comme d'ailleurs dans ses autres romans, entre autres *Fils* (Gallilée) et *Un amour de soi* (Hachette): « Je ne suis pas le maître de mon livre, c'est lui qui me dicte ma façon d'écrire, c'est à prendre ou à laisser. »

Il faut croire que les lecteurs « prennent » puisqu'une fois plongés et bien installés dans cet ouvrage, on ne peut plus s'en passer et qu'il a tout de même remporté un des prix littéraires les plus prestigieux, Le Médicis.

Serge Doubrovsky, l'écrivain, survivra certainement, lui qui avoue ne pas aimer vieillir, ce qui banalise l'homme et lui donne un regain d'espoir. Il cite Cocteau: « La tragédie quand on vieillit, ce n'est pas de prendre de l'âge mais de rester jeune. » Il ajoute avec un triste sourire: « À l'intérieur de moi-même j'ai toujours 20 ans et j'ai des tas de matériaux inutilisés de ma vie. »

Une vie « reconstituée » cette fois?

# Une collection ouverte sur le monde

GUY FERLAND

**Q**u'une collection ait quatre ans d'existence et près de 15 livres édités est déjà quelque chose en soi.

Qu'elle s'intitule « L'Univers des discours » et soit publiée par un petit éditeur privé, Le Préambule, à Longueuil, relève presque de l'exploit. Que le directeur de la collection soit un Espagnol d'origine, dont la langue seconde est l'allemand, et qui vit en français au Québec, ajoute à la particularité de la situation. Que cette collection, enfin, soit distribuée en France, en Belgique et en Suisse, achève de nous étonner.

Pourtant, tout paraît simple lorsqu'on interroge Antonio Gomez Moriana, qui parle un excellent français avec un fort accent espagnol « faisant rire mes enfants », dit-il en blaguant. Il faut dire qu'il a appris le français par la lecture et qu'il a écrit ses premiers ouvrages en allemand.

M. Gomez-Moriana a fait ses études universitaires en Allemagne en philologie romane avant de venir donner un cours d'un trimestre à l'Université Carleton. « Et je reste ici depuis 20 ans » s'esclaffe-t-il.

Après quelques années d'enseignement de la langue espagnole

de « l'autre bord », il vient enseigner à l'ex-département d'études anciennes et modernes à l'Université de Montréal. Il dirige actuellement le nouveau département de littérature comparée à cette même institution.

C'est là qu'il a eu l'idée de la collection. « On forme des étudiants en investissant beaucoup d'effort pour leur faire atteindre l'excellence dans une discipline donnée et on les laisse presque choir lorsqu'ils arrivent à produire quelque chose de nouveau et de durable dans leur spécialité. On accepte les thèses et on les laisse dans les tiroirs. C'était illogique. »

« Il fallait trouver un moyen de montrer ce qui se fait de meilleur dans cette institution et de le mettre en rapport avec le monde, poursuit-il. Il fallait également donner un coup de pouce dans la carrière de nouveaux chercheurs en sciences humaines et ne pas être continuellement à la remorque de ce qui se fait ailleurs. J'ai donc pensé, tout naturellement, à publier les meilleurs travaux qui touchent le domaine de l'analyse du discours. Tout en mettant en parallèle les recherches de chercheurs déjà reconnus en la matière. »

Pour réaliser ce projet audacieux, M. Gomez-Moriana s'est tourné spontanément vers les Presses de l'Université de Montréal (PUM). « Deux ans après, les manuscrits sélectionnés étaient restés sur les mêmes tablettes dans les locaux des PUM.

J'ai alors regardé du côté du secteur privé. »

Il a trouvé, en la personne de Benoît Patar, un éditeur « idéaliste » qui a accepté de publier des essais sans faire de profit. « Ce qui est rare de nos jours », remarque-t-il.

Évidemment, Les Éditions du Préambule ne peuvent pas se permettre de faire de grosses pertes à tout coup. « La majorité de nos livres sont subventionnés par le Conseil des Arts via les Fédérations des sciences sociales et des études humaines », ajoute M. Gomez-Moriana.

Le premier livre publié fut *La subversion du discours rituel* par M. Gomez-Moriana lui-même. Bon an mal an, la collection a vu naître un ou deux titres par année depuis 1985 jusqu'en 1989 où l'Univers du discours a connu son véritable essor. Parmi les titres les plus connus, le directeur mentionne *Le discours de presse* de Maryse Souhard, *Le roman québécois de 1960 à 1975. Idéologie et représentation littéraire* de Jozef Kwatko et *L'enjeu du manifeste, le manifeste en jeu* de Lyne McMurray et Jeanne Demers.

La sélection des manuscrits se fait selon des critères précis par un comité de lecture d'experts. « L'analyse du discours, c'est l'étude de tous les types de paroles qui circulent dans la société, explique M. Gomez-Moriana. C'est donc un lieu d'interdisciplinarité où on analyse l'émergence de discours particuliers en rapport

avec la norme du dialogue collectif. On appelle cela une analyse contextuelle et on s'attache en priorité à la forme que prend une parole donnée. C'est pour cela que la collection est ouverte à tous les domaines d'analyse, puisque chaque domaine utilise une forme de discours, que ce soit les études bibliques, juridiques, anthropologiques, mathématiques, scientifiques, etc. Le champ d'analyse dépasse même le cadre des textes strictement dits, puisqu'on peut également analyser les *cartoon*, les graffiti, les B.D., les caricatures, etc. »

Les livres publiés dans cette collection ouverte sur le monde de la parole ne doivent pas, autant que possible, être écrits dans une langue trop hermétique. « On veut que nos livres puissent être lus par le public intéressé par les domaines d'analyse », soutient M. Gomez-Moriana.

Le rythme de croisière de l'Univers des discours semble atteint. « On aimerait publier six livres par année et ouvrir davantage les champs d'étude, affirme le directeur. Maintenant que la collection est connue, on reçoit des textes d'un peu partout, mais on va continuer de privilégier les chercheurs d'ici. »

La plus grande réussite de la collection, outre qu'elle réponde à un besoin évident, « c'est qu'on peut rayonner sur le monde de la recherche depuis Montréal », conclut fièrement M. Gomez-Moriana.



Antonio Gomez-Moriana

PHOTO JACQUES GRENIER

Alphonse Piché  
**Fables**



• l'Hexagone

**Alphonse Piché / FABLES**

« La fable de Piché porte le message d'une ironie mordante... Récits imaginés, récits vécus. D'inspiration philosophique, politique, sociale... S'il tolère certaines faiblesses et maladroites, il pourfend l'injustice. À grands coups de plume, à grands coups de gueule. »

« Piché, avec la maîtrise de tous ses moyens, accède à la dimension du pamphlétaire. Il fait un fracas étourdissant de ses 72 ans, pour l'honneur de défendre 'ces pauvres bipèdes que sont les humains, nos frères'. »

Roland Héroux, *Le Nouvelliste*

FABLES

• **l'Hexagone**  
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

FABLES





## Le plaisir des Livres

# Du rêve à la société incertaine

**30 ANS DE RÉVOLUTION TRANQUILLE**  
Itinéraires et mouvements  
Actes d'un colloque sous la direction de Marc Lesage et Francine Tardif  
Les Éditions Bellarmin  
1989, Montréal, 223 pages

GILLES LESAGE

Trente ans dans la vie d'une société, c'est bien peu.

Mais 30 ans de révolution tranquille au Québec, c'est énorme et surprenant. Les plus généreux accordent moins de 10 ans (1960-1968) à cette période privilégiée. L'étirer jusqu'à aujourd'hui, comme l'ont fait les animateurs du colloque du Centre justice et foi de *Relations*, en août dernier, provoque à prime abord. Toutefois, le titre s'éclaire à la lecture, souvent passionnante, des témoignages et réflexions d'une vingtaine de participants. Plus que d'un bilan nostalgique, il s'agit, pour la plupart, de remises en question toujours vivaces et d'esquisses prospectives sur un pays incertain. Des interrogations de qualité, des réponses partielles qui n'ont rien de bulles ou d'encycliques.

Ce recueil s'articule autour de quatre thèmes présentés de façon éclairante: l'âme, du catholicisme dominant à la production de nouveaux dieux; l'héritage, de la soumission au devoir au règne du plaisir; la cité, des luttes collectives à l'affirmation de l'indi-

vidu; le pays, du beau rêve d'un État québécois émancipateur à la gestion difficile d'une société incertaine. Ces propos et confidences, d'une valeur inégale comme il se doit, alimentés des commentaires de trois experts, interpellent chacun dans ce qu'il a de plus essentiel, avec ses avances et ses reculs, ses projets et ses défaites. Des aliments pour la pensée, des pistes pour demain, sans grandiloquence, dogmatisme ou exclusive.

D'emblée, Mgr Bertrand Blanchet, évêque de Gaspé, rend compte pour lui-même de ces trente ans de bouleversements, y compris pour l'Église, doit-il dit en conclusion: Reste à voir comment cette Église renouvelée peut assurer sa solidarité et son service au peuple québécois. Le même soir, en toute franchise, le prêtre a reçu un début de réponse, dans la première de trois interventions remarquables de Mme Marie Gratton Boucher. Voici sa conclusion à elle, percutante, sur l'impuissance et la dépossession des femmes dans l'Église: Pour retrouver une âme, il va falloir que l'Église se retrouve un cœur. Il va falloir que l'Église, et nous avec elle, ayons le « courage de la cohérence », pour reprendre l'expression de Gisèle Turcot. Et quand nous aurons ce courage, nous aurons notre âme et nous ne la chercherons plus. C'est peut-être l'occasion de souligner que les témoignages des femmes à ce colloque sont parmi les plus douloureux et émouvants. S'il y a encore une révolution tranquille au Québec, c'est la féministe, de toute évidence.

Un peu partout, des interpellations angoissantes, ce que l'écrivain André Ricard appelle tristement l'illusion des amputés. Au fond, la vraie question que se posent les naufragés de la révolution tranquille, celle qui tourmente encore plus les obsessifs comme moi qui ont partie liée avec les mots, est la suivante: tant le sort que l'éducation ont fait de nous une juiverie; génération après génération, nous avons absorbé je ne sais par quelles fibres l'impérieux et subtil message chromosomique d'avoir à soutenir l'avancée du groupe jusqu'à sa complète émergence; ceux qui ont 20 ans aujourd'hui, dans quoi investiront-ils leur passion qui puisse rendre ce pays inachevé plus habitable?

Pourtant, comme le signale Hubert Guindon, la révolution tranquille, dans ce qu'elle a de plus positif, a fait place au pluriel. L'Église a cessé de rêver à une chrétienté, pour se contenter de communautés chrétiennes, de prendre sa place plutôt que toute la place. En devenant Québécois, le citoyen a décidé de se comporter en majorité dont le devoir est de faire de la place aux autres, mais après et non pas avant d'avoir occupé toute la place qui lui revient, ce qui n'est pas encore fait.

Au chapitre de l'héritage, le réputé sociologue Alain Touraine s'étonne (et proteste) de la force du désenchantement qu'il ressent chez les participants. Pour lui, la société québécoise sent un certain épuisement des modèles forts d'affirmation nationale, et elle cherche à se redonner une

identité conforme à certaines de ses grandes traditions de minoritaires, une identité basée sur la faiblesse plutôt que sur la force, une identité de conquis plus que de conquérant. C'est dans ce retournement de ce qu'il appelle le côté fort de l'identité vers son côté faible que reposent probablement la force et l'espoir des Québécois, conclut M. Touraine.

Car (comme le disent M. Lesage et Mme Tardif, citant Espirit), tout n'est pas possible, mais tout n'est pas fini, et nous devons réaffirmer imperturbablement que l'injustice n'est pas une fatalité. Personne ne nous a donné la liberté, rappelle la théologienne Gratton Boucher: Nous l'avons prise pas à pas, à nos risques et périls. Nous avons perdu quelques plumes, mais c'était le prix qu'il fallait payer. Le bilan est positif. Les femmes n'acceptent pas l'injustice et ne l'accepteront jamais, lance-t-elle comme un défi. Autrement, on risque de s'endormir sur le molleiller des dogmes et de ne pas apprécier comme il se doit les personnes de questions plus que de réponses.

Et des questions, il y en a plein. À propos du pays incertain, de la difficulté de l'allégeance au Québec, telle que subie par le Père Julien Harvey: C'est toujours une option de combat, souvent dans l'isolement ou l'hostilité, un combat à maintenir aussi civilisé que possible, pour citer René Lévesque, dans un milieu qui se cherche encore une fraternité.

Les points de repères abondent à cette fête de paroles (dixit Harvey), de remises en question, d'inquiétude certes, mais aussi de confiance en soi et d'ouverture à l'autre.

Prix du Gouverneur général? Mais ce sera l'auteur qui les aura mérités.

Pour conclure, et même si c'est une vieille histoire, dois-je rappeler à M. Vanasse que si mes romans sont au Seuil, (Paris), c'est qu'ils furent refusés par les Éditions du Jour et les Éditions Pierre Tisseyre (Montréal). Comme quoi les auteurs de langue française devraient rester libres de leurs choix s'ils veulent demeurer libres de penser. M. Yves Navarre (écrivain français) publie cette année chez Leméac (maison montréalaise) pour des raisons similaires. C'est pour défendre le droit des auteurs (j'ai présidé l'UNEQ avant Borel) que je me suis permis de répondre aux propositions de M. Vanasse. Je tiens que la liberté intellectuelle est plus importante que l'Achat Chez Nous.

Voilà pour le fond du débat, qui n'a pas un grand intérêt public ou même commercial (le Prix du Gouverneur fait vendre au mieux 400 ou 500 exemplaires de plus). Pour le reste, je tiens à affirmer mon plus grand respect pour le travail compétent de M. Vanasse, directeur littéraire de Québec-Amérique, une excellente maison dont la concurrence est toujours stimulante.

— JACQUES GODBOUT

## LES BEST-SELLERS

### Fiction et biographies

|                                |                      |                |      |
|--------------------------------|----------------------|----------------|------|
| 1 L'Immortalité                | Milan Kundera        | Gallimard      | (1)* |
| 2 Le pendule de Foucault       | Umberto Eco          | Grasset        | (-)  |
| 3 Un noëud dans le cœur        | Elisa T.             | JCL            | (-)  |
| 4 La Petite Marchande de prose | Daniel Pennac        | Gallimard      | (5)  |
| 5 Comme un orage en février... | Marceline Claudais   | Mortagne       | (4)  |
| 6 La Maison Russe              | John Le Carré        | Robert Laffont | (3)  |
| 7 Le Livre brisé               | Serge Doubrovsky     | Grasset        | (-)  |
| 8 Le Nègre de l'Amistad        | Barbara Chase-Riboud | Albin Michel   | (8)  |
| 9 Comme un voleur dans la nuit | John Cornwell        | Robert Laffont | (-)  |
| 10 Pluie d'été                 | Marguerite Duras     | P.O.L.         | (6)  |

### Ouvrages généraux

|                                                   |                           |                |     |
|---------------------------------------------------|---------------------------|----------------|-----|
| 1 Le Chemin le moins fréquenté                    | Scott Peck                | Robert Laffont | (2) |
| 2 Les Vrais Penseurs de notre temps               | Guy Sorman                | Fayard         | (1) |
| 3 Le Québec, un pays, une culture                 | Françoise Tétu de Labsade | Boréal         | (-) |
| 4 La Fourchette d'or Tome II                      | Sœur Angèle               | Publicor       | (5) |
| 5 J'ai vaincu la dépression et échappé au suicide | Ginette Ravel             | 7 jours        | (4) |

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants: Montréal: Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec: Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi: Les Bouquins; Trois-Rivières: Clément Morin; Ottawa: Trillium; Sherbrooke: Les Bibles G.-G. Caza; Joliette: Villeneuve, Drummondville: Librairie française.

\* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

## LA VIE LITTÉRAIRE

### Les Illustrateurs canadiens à Bologne

C'est une illustration de Daniel Sylvestre qui a été choisie comme affiche officielle de l'Exposition *Canada à Bologne* à la Foire internationale du livre de jeunesse de Bologne du 5 au 8 avril 1990. Plus de 64 illustrateurs pour la jeunesse de partout au Canada y exposeront leurs œuvres. Daniel Sylvestre est l'illustrateur des albums *Zunik*, de la série *Notdog* dans la collection *Roman jeunesse* et de la série des *Inactifs* dans la collection *Roman plus* de la Courte échelle.

### Diane Martin en cache une autre

Diane Martin du Boréal qui sera le lieutenant de Jean Bernier, nouvellement nommé au Boréal, n'est pas la Diane Martin directrice de l'édition chez Québec-Amérique depuis trois ans. Cette dernière est toujours à son poste chez Québec-Amérique. Comme quoi deux Diane Martin valent mieux qu'une!

### Prix littéraires

Les poètes sont invités à participer au concours *World of Poetry's 14th Annual Poetry Contest*. Le grand prix est de 1000 \$. La date limite pour envoyer un poème de 21 lignes ou moins est le 10 mars 1990. On envoie son manuscrit à: Eddie-Lou Cole, 2431 Stockton, Dept PR, Sacramento, CA 95817.

La société des écrivains canadiens (section Toronto) invite les écrivains, poètes et prosateurs à son troisième concours littéraire organisé en collaboration avec le journal *L'Express* de Toronto. Les bourses offertes dans les deux sections du concours, poésie en tout genre et prose (nouvelles, récits, théâtre, essais, contes pour enfants, extraits de roman), sont de 50 \$. Les textes soumis doivent être inédits, ne pas avoir été présentés précédemment à ce concours, dactylographiés à double interligne ou tout au moins écrits à la main très lisiblement, envoyés en trois exemplaires, et ne pas dépasser 2000 mots pour la prose ou un ou deux poèmes (60 vers ou lignes pour l'ensemble) en ce qui a trait à la poésie. La date limite d'inscription est le 30 mars 1990. On doit faire parvenir le tout à: Concours littéraire, Sec. Toronto, a/s Jean-Raymond Saint-Cyr, 2210-500, avenue Duplex, Toronto, M4R 1V6. Renseignements: (416) 488-1071.

### Mort d'un traducteur important

Raymond Chamberlain, un traducteur américain installé au Québec depuis 1968, est décédé samedi dernier à 46 ans. Il a traduit plusieurs auteurs québécois en anglais pour des éditeurs canadiens, dont Victor Lévy-Beaulieu, Jacques Ferron, Paul Chamberlain, Claude Beausoleil, etc. Des amis organisent une soirée

commémorative. Contactez Liom Thelan, 932-3651

### Rencontre québécoise internationale des écrivains

La 18e Rencontre québécoise internationale des écrivains aura lieu au Mont-Gabriel, du 27 avril au 1er mai, et aura pour thème: Les risques du métier. L'allocation d'ouverture sera présentée par Madeleine Gagnon, poète, romancière et essayiste, membre de l'Académie canadienne-française. Seront présents: Jacques Godbout, Naïm Kattan, Monique LaRue, Madeleine O. Michalska, Jean Royer, Jacques Folch-Ribas, Louis Gauthier, Anne Hébert, et Petr Kral.



### Oeuvres complètes d'Alain Grandbois

Les Presses de l'Université de Montréal lancent les trois premiers volumes des œuvres complètes d'Alain Grandbois, mardi à 12 h au restaurant Le Vaudeville (361, rue Bernard ouest). Les trois ouvrages, qui paraissent dans la collection « Bibliothèques du nouveau monde », sont: *Poésie I et Poésie II*, qui rassemblent 563 poèmes dont près de 500 inédits; et *Visages du monde*, qui présente 104 émissions radiophoniques de Grandbois inspirées de ses souvenirs de voyage.

### Rencontres littéraires

Micheline La France est l'invitée spéciale des Gens du livre le mardi 6 mars à 20 h au Bistrot Chez Babou (3814, rue Saint-Denis). En 1980, Micheline La France publie une biographie de Denise Pelletier, *La folie du théâtre* et un recueil de poèmes, *Le soleil des hommes*. En 1985, elle fait paraître un premier roman, *Bleue*, chez Libre expression. En 1987, elle réunit onze nouvelles sous le titre *Le fils d'Ariane* (La Pleine lune). Elle vient tout juste de terminer un deuxième roman, *Le talent d'Achille*.

La « folle poète animante » Janou Saint-Denis reçoit cette semaine à la soirée La place aux poètes du mercredi 7 mars à 21 h, la célèbre auteur des *Fées ont soif*, Denise Boucher. Fête de la parole des femmes à La Butte Saint-Jacques, 50, rue Saint-Jacques.

# L'achat chez nous

## COURRIER

Réponse au texte de André Vanasse

J'admire la retenue avec laquelle André Vanasse réplique. Il est plus calme que le maire de Sou,

je dois l'admettre, mais il défend comme l'autre son territoire, car c'est de cela qu'il s'agit.

Quel est l'enjeu du débat? Le directeur littéraire de Québec-Amérique voudrait que les Prix du Gouverneur général soient remis à des citoyens canadiens. Nous sommes d'accord. Il souhaite de plus que le citoyen canadien primé ait publié dans une maison qui détient la même citoyenneté. Je ne le suis plus.

Si je peux me citer en exemple (puisque'il le fait), j'ai publié des ouvrages à Montréal chez HMH, chez Beauchemin, à l'Hexagone, aux Éditions de l'Homme, aux Quinze, chez Leméac, à Québec-Amérique (en collaboration) et au Boréal. À Paris, j'ai publié chez Seghers et au Seuil. Je prétends malgré tout assurer la continuité de l'oeuvre. Je n'ai pas obtenu le Prix du Québec pour l'ensemble de mes éditeurs, que je sache.

André Vanasse devrait comprendre que je défends la liberté des auteurs (citoyens canadiens) de publier où ils veulent et je soutiens que le Prix du Gouverneur doit être donné à l'oeuvre et non

à l'éditeur (ou aux deux). Il pourrait y avoir un Prix du Gouverneur pour le meilleur éditeur canadien (dans chaque langue) et je souhaiterais que monsieur Vanasse l'obtienne.

Si j'ai relevé les remarques du professeur, c'est qu'elles me paraissent procéder d'un réflexe anti-français légèrement désagréable. Doit-on rappeler que Gabrielle Roy, Anne Hébert, Marie-Claire Blais et Antonine Maillet, toutes citoyennes canadiennes, ont obtenu respectivement le Fémina, le Prix des libraires, le Médicis et le Goncourt, tous Prix français. Leurs livres, dira André Vanasse, étaient édités à Paris. Je répondrai: tant mieux, car ces romans étaient alors disponibles en librairie pour tous les Français qui désirent lire nos compatriotes.

C'est pour pouvoir distribuer des auteurs québécois en Europe que Boréal a accepté il y a deux ans de perdre son « agrément » provincial. La loi Vaugeois, on le sait, demande la propriété québécoise à 100 % pour profiter des subventions du ministère des Affaires culturelles. Nous en avons fait notre deuil. Par ailleurs, en demeurant propriétaire canadienne (citoyenneté oblige), nous défendons par nos accords avec le Seuil certains livres sur le plan international. Peut-être est-ce qu'un jour un de nos auteurs aura à la fois un prix français et le

## estuaire

C.P. 337, succ. Outremont, Montréal, QC, H2V 4N1

### LE POÈME EN REVUE

Une lumière directe

lancement no 55  
le jeudi 15 mars  
à 17h00  
aux terrasses St-Sulpice  
1680, rue St-Denis  
Montréal, 844-9458

Un escalier, le bout de chaussures noires sur les marches, une lumière directe si on leve la tête, un enfant et à côté, un autre - moi. Ça pourrait s'écrouler, je pleurerais ne pas être.  
Jean-Marc Desgent

### Notes de voyage

journal, lettres, poèmes d'Allemagne, de France, d'Amérique latine de N. Brossard, M. Ouellette-Michalska, C. Beausoleil, Jean-Paul Daoust

### et des poèmes de

J.M. Desgent, F. Lachaine, M. Lemaire, J. Ouellet, H. Blais, Y. Roy.

Abonnements pour quatre (4 numéros)  
ABONNEMENT ETUDIANT/ÉCRIVAIN 15,00\$ □  
ABONNEMENT RÉGULIER 18,00\$ □  
ABONNEMENT POUR INSTITUTIONS 30,00\$ □  
ABONNEMENT DE SOUTIEN 30,00\$ □  
ABONNEMENT À L'ÉTRANGER 35,00\$ □  
CHACUN NUMÉRO 6,00\$ □

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Code \_\_\_\_\_

VEUILLEZ M'ABONNER À PARTIR DU NUMÉRO \_\_\_\_\_

PRINTEMPS 1989

# philosophiques

revue de la société de philosophie du québec

### SOMMAIRE

|                                                                                                                                                 |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Articles                                                                                                                                        |     |
| G. VACHON, Un conseil de Freud aux philosophes                                                                                                  | 3   |
| G. GAUTHIER, L'engagement psychologique dans la communication langagière                                                                        | 43  |
| D. SAUVÉ, Le moi substance: une interprétation de l'analyse du morceau de arc de la seconde Méditation                                          | 73  |
| N. LACHARITÉ, Un modèle général pour décomposer la relation d'impact dans les recherches sur l'impact social de la science et de la technologie | 109 |
| Intervention                                                                                                                                    |     |
| I. KERWIN, Les contributions de la science à la philosophie au XX <sup>e</sup> siècle                                                           | 149 |
| Étude critique                                                                                                                                  |     |
| G. BOUCHARD, Du sixième à la philosophie du sixième. À propos de La raison en procès, de Louis-Marcel Lacoste                                   | 163 |
| L. MARCEL-LACOSTE, L'art du malentendu: une réponse à Guy Bouchard                                                                              | 195 |
| Comptes rendus                                                                                                                                  | 199 |
| Livres reçus                                                                                                                                    | 235 |

bellarmin

vol. XVI, n° 1

## Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

aujourd'hui 3 mars  
de 14h à 16h

Dr. PIERRE MEUNIER

La chirurgie à L'Hotel-Dieu de Montréal au XIX siècle

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Samedi 10 mars de 14h à 16h

PIERRE MORENCY  
L'œil américain

BORÉAL

jeudi 15 mars de 19h à 21h

GISÈLE HALIMI  
Le Lait de l'oranger

Éditions Gallimard

vendredi 16 mars de 17h à 19h

Lancement de la  
REVUE MOEBIUS No 43

2<sup>e</sup> partie

samedi 17 mars de 14h à 17h

Le Diable en personne

ROBERT LALONDE

Éditions du Seuil

samedi 24 mars de 14h à 16h

YVES NAVARRE  
La terrasse des audiences au moment de l'adieu

LEMÉAC ÉDITEUR

Venez regarder avec nous

APOSTROPHES

le dimanche à 15h et à 20h

de 9h à 23h30  
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest  
outremont, montréal.  
tél.: 274-3669



## Le bonheur des instants

### POUR NE RIEN VOUS CACHER

Claude Jasmin  
Leméac  
Coll. « Vies et mémoires »  
Montréal, 1989, 27,95 \$.



Michel  
**LAURIN**  
Lettres  
québécoises

### J'avoue tout de go avoir commencé la lecture du deuxième

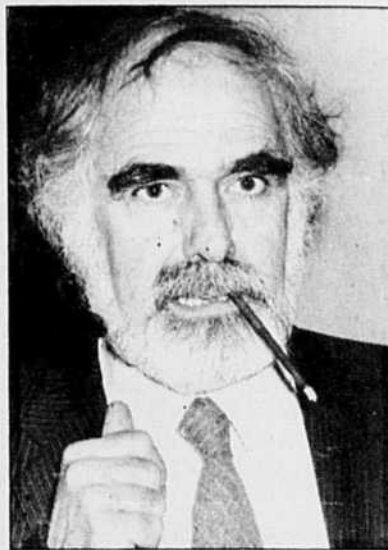
tome du journal personnel de Claude Jasmin avec une réticence certaine, m'attendant d'y retrouver certaines insipidités comme la louange dithyrambique d'une tarte à la citrouille de soeur Angèle ou autres faits aussi captivants, qui formaient une bonne partie du menu de *Pour tout vous dire* (Guérin, 1988).

Surprise : l'écrivain de *Pour ne rien vous cacher* propose un texte d'une tenue tout à fait différente qui accorde moins d'importance aux anecdotes et aux événements ponctuels, s'attachant plutôt à décrire la charge d'émotions ou de sensations qu'ils contiennent ou provoquent. À certains moments, on éprouve même le plaisir imprévu de renouer avec l'émotion — et le style — de *Maman-Paris, Maman-la-France* (Leméac, 1982), récit toujours agréable à relire. Ce journal couvre les 10 der-

niers mois de 1988. Il va de soi que, dans un premier temps, l'écrivain fixe, au jour le jour, le bonheur des instants. Il y parle abondamment — bien que pudiquement — de la compagnie de sa vie. Ses parents décédés depuis peu viennent fréquemment s'imposer à sa mémoire; un touchant rappel de la vie de son père se révèle un véritable morceau d'anthologie. Il n'oublie certes pas ses enfants et ses petits-enfants. Il regrette aussi les difficiles relations entre un père et son fils, où jamais l'un ne peut être l'égal de l'autre, ce qui empêche ce que l'on désigne habituellement sous le vocable d'amitié.

Sollicité de toutes parts pour donner son avis sur des livres, Claude Jasmin est un lecteur boulimique. Si de nombreux noms affluent tout au long du texte, deux cependant reviennent plus régulièrement : Claude Mauriac, avec qui il a beaucoup en commun, et Françoise Dolto, qui lui fait comprendre encore davantage les mystères de l'enfance.

Même si, contrairement au premier tome, l'auteur avoue ne vouloir « raconter que l'essentiel de ce qui (lui) arrive », il lui semble bien difficile de renoncer à quelques butinages sur l'actualité. C'est ainsi qu'il suit quelques péripéties du télévangéliste Lacroix. Ou qu'il avoue — sans doute imprudemment — sa sympathie pour le « gros bon sens » de Jean-Marie Le Pen. Il ne manque certes pas de parler du Jasmin polémiste qui fait parvenir



Claude Jasmin

aux journaux de nombreuses lettres ouvertes. Ces diatribes suscitent inmanquablement des flammèches quand ce ne sont pas des brasiers.

Ailleurs, il se fait caricaturiste. À l'aide de quelques mots, il brosse des portraits qui veulent traduire l'essentiel d'une personnalité. André Arthur devient un « gueulard intempestif et démagogue » et Foglia, un « clown sarcastique et surdoué ». Si « Bourassa-le-petit (...) ce pusillanime » n'a pas besoin de présentation, Jean-Luc Mongrain a les traits d'un « inquisiteur impulsif », André Moreau, ceux d'un « superman infatué, jusqu'au morbide, de lui-même » et Jean-Pierre Guay, ceux d'un « copiste zélé (...) secrétaire de sa propre existence » et ailleurs, d'un

« spleeneur ». Claude Jasmin ne s'épargne pas, même si sa plume est peu aiguë : « libre-penseur et conservateur à la fois ». Il est amusant de lire ces gamineries et de nombreuses autres, surtout quand on sait qu'on les doit à la plume d'un quinquagénaire.

Les préoccupations nationalistes de Claude Jasmin importent également beaucoup, notamment le problème linguistique québécois. Il se désole surtout de « constater que les immigrants, pour la plupart, refusent de s'intégrer à notre québécoisité ». Il déplore ailleurs le rétrécissement constant de l'espace culturel québécois, qui doit sans cesse céder du terrain à la culture américaine. Il ne néglige pas non plus le vieux mais toujours actuel contentieux France-Québec, où les échanges littéraires se font généralement à sens unique. Au point, souligne-t-il, que quantité de lecteurs québécois éprouvent une certaine forme de honte envers les livres d'ici.

Claude Jasmin touche également de manière fort habile à des problèmes fondamentaux de la condition humaine. De la hideuse mort, il écrit que son rôle consiste à « donner un sens à tout ce qui a été ». Et cette description de la vie même : « On vieillit, on grandit, on grossit et le décor de notre enfance devient un curieux monde litigieux ». Il écrit aussi qu'être adulte, c'est être écartelé entre les rêves de l'enfance et la réalité nécessairement toute autre. Dans la beauté, il voit une « injustice criante » : elle accorde aux hommes toutes

les faveurs désirées, mais se veut un sérieux handicap pour les femmes. Enfin, sa vision de la société — et de la civilisation — actuelle n'a rien de bien réjouissant : « nous grimpons aux escabeaux de l'avoir et du paraître. Cohue des pathétiques chercheurs de joie ».

Mais le journal tire surtout son intérêt des passages où l'auteur avoue son amour de la vie, son souci de ne pas passer à côté des joies du quotidien. Car cet homme de 57 ans a su conserver le don de l'émerveillement dévolu et malheureusement trop souvent confiné à l'enfance, et il s'en sert abondamment pour débiter les menus plaisirs de la vie et en jouir avec avidité, ce qui amène le lecteur à lui pardonner bien des naïvetés ou des puérilités. D'ailleurs, ne touche-t-on pas ici le seul corps à corps qui s'impose contre l'inéluctable, contre la mort ? Un livre, donc, où les sentiments et les émotions prennent une grande place, et qu'il fait plaisir de lire, car Jasmin rejoint ici le « Tout homme porte en lui la forme entière de l'humaine condition » de Montaigne, avec ses qualités comme avec ses défauts.

Auteur prolifique depuis des décennies — romans, récits, théâtre, essais, nouvelles, pamphlets, journal, critiques littéraires, feuilletons pour la télé —, chroniqueur polymorphe à la télé, membre de jury littéraire et quoi d'autre ? il faut se demander si ce créateur compulsif n'est pas en train de produire un type d'écrivain québécois sui generis.

## LOGIQUES LOGIDISQUE



L'intelligence  
ça s'achète!

IBM PC  
640 K  
84,95\$

**HUGO PLUS**  
le dictionnaire et la grammaire

COMPLÉTE  
HUGO PLUS  
le dictionnaire et la grammaire

LOGIDISQUE

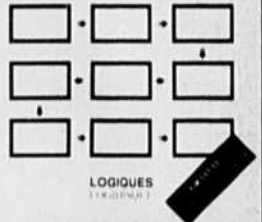
**HUGO PLUS**  
le dictionnaire et la grammaire

par Manseau, Malka, Des Roches, Lizée, Heu

Vérification orthographique et grammaticale, compatible avec WordPerfect 5.1, WordPerfect 5.0, WordPerfect 4.2, Wordstar 4, Word 5, Écrivain public, Secrétaire personnel.

200 p.  
grand  
format  
disquette  
incluse  
34,95\$

**APPRENDRE LA COMPTABILITÉ AVEC BEDFORD**

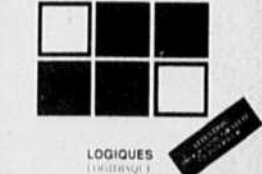


**APPRENDRE LA COMPTABILITÉ AVEC BEDFORD**

par Huguette Brodeur  
La comptabilité comme si vous étiez en affaires! Un cours d'initiation, axé sur la pratique, qui inclut des simulations de compagnies sur disquette.

93 p.  
grand  
format  
logiciel  
inclus  
19,95\$

**APPRENDRE LE TRAITEMENT DE TEXTE AVEC L'ÉCRIVAIN PUBLIC**



**APPRENDRE LE TRAITEMENT DE TEXTE AVEC L'ÉCRIVAIN PUBLIC**  
par Yolande Thériault, C.N.D.

Ce manuel de cours, éprouvé en classe, contient un traitement de texte MS-DOS gratuit à l'intérieur!

En vente partout et chez LOGIDISQUE Inc.  
1225, de Condo, Montréal QC H3K 2F4  
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

## Des espoirs émoussés

### L'AN QUATRE-VINGT

Jean-Pierre Richard  
Pierre Tisseyre, Montréal,  
1989, 242 pages.

(M.L.) Certains m'avouent ressentir une grande déception suite à la lecture d'une critique

qui insiste sur les aspects négatifs d'une oeuvre, surtout s'il s'agit d'une première publication; à les entendre, il ne faudrait souligner que les qualités des ouvra-

ges recensés. Agir de la sorte entraînerait rapidement, me semble-t-il, la perte de toute crédibilité. Si un critique veut qu'on accorde un minimum de confiance en sa parole quand il écrit tout le bien qu'il pense d'un livre, il doit surtout faire la preuve qu'il peut aussi débusquer les récits de piètre valeur.

Quel détour pour présenter le premier roman de Jean-Pierre Richard, *L'An quatre-vingt*. Le dos du volume explique le titre en laissant entendre que l'axe central du récit porte sur le référendum du 20 mai 1980 et les espoirs qu'il a émoussés.

La juxtaposition de quatre récits — qui à la limite pourraient chacun former une nouvelle — structure le roman. Ces textes sont signés par quatre membres d'une même famille : Adélaïde Le Clapier, une femme de 80 ans d'origine alsacienne, sa fille Delphine Zanth, une féministe de 40 ans qui vient de quitter le foyer familial, le mari de cette dernière, Eugène Saindon, même âge, auteur d'un recueil de poésie et mélomane averti, qui travaille actuellement comme réalisateur à Radiott (lire Radio-Canada), et, enfin, leur fils Louis, né en juin 1960 — sans doute le 22, symbole peu subtil qui permet de l'associer à la naissance de la Révolution tranquille —, qui a choisi de se « réfugier dans le rêve ».

Chacun des quatre récits progresse laborieusement, accumulant davantage des détails accessoires que des faits importants, dans une narration où manque la chaleur. Comme s'il ne savait trop quel sentier emprunter, le texte les emprunte tous : il se fait tantôt critique sociale, se veut à d'autres moments une virulente charge contre Radiott, visant tant les administrateurs que les téléspectateurs, « cet être unique aux milliers de masques mous et dont le corps-à-faire (sic) a la fragilité d'un abaisse dans les mains d'un pâtissier »; ailleurs, il dessert sur la mu-

sique et la littérature. Et je passe sous silence une multitude d'autres sujets cousus les uns aux autres comme une courteline au fil lâche et d'un goût douteux. Pour ne conserver que le thème du référendum, amené le plus souvent artificiellement, traité de manière répétitive et sans progrès, se faisant simplement l'écho d'une multitude de clichés.

Quant au ton, il se veut le plus souvent prétentieux et méprisant, à la hauteur des « aigreurs de mélancolie » d'un des narrateurs. Ces derniers semblent détenir le monopole de la grandeur d'âme; les autres ne sont que des « roturiers de la consommation », des « rampants prétentieux » ou des « crétin(s) gélatineux » qui « ne savent pas qu'ils existent ». Pas étonnant qu'ils lèvent le nez sur « notre fête nationale de pauvres buveurs de bière ». Il y a aussi les surnoms disgracieux et méprisants donnés à des membres du personnel de Radiott : entre autres Pintade, Gougoun et Pitou. Par contre, lorsqu'un narrateur parle d'un des siens, le ton est chamboulé : « Ma Muse a fui l'Olympe pour la Camelote ».

Et un style alambiqué comme ce n'est pas possible, où « la texture des jours ne laisse pas facilement voir le fil qui nous lie au système et nous rive à la machine qui tisse nos vies pour en vêtir le diable et sa progéniture ».

Le quotidien y est décrit comme « l'assiette creuse où votre âme baigne dans la sauce du jour (...) à côté du (...) gras du confort ». Certaines phrases se veulent particulièrement énigmatiques : « Ce monde est un os pneumatique qui a perdu son oiseau de maître ». D'autres se travestissent en devinette : « Lorsque (mon père) est parti pour la première fois, il avait l'âge que j'ai maintenant plus l'âge que j'avais alors ». Quelques-unes sont lourdes de sens : « Le silence met parfois plusieurs jours à franchir le bruit d'une seule rue ». Ou encore mystérieuses : « Le floc de l'oeuf cassé ! La fascination du floc. C'est ainsi qu'Eugène définit le goût de notre époque pour les événements ».

Ce récit de style poussif et besogneux, en marge de tous les courants littéraires contemporains, est loin de répondre aux attentes que le titre et le dos de la couverture promettaient; une fois sa lecture terminée, il ne laisse pas d'empreintes, si ce n'est celle d'un mauvais souvenir. Je termine avec une citation qu'on peut lire dans la dernière partie du roman : « L'écriture est le plus difficile de tous les métiers. On a beau avoir écrit toute sa vie comme on dit, lorsqu'il s'agit de sortir le chat du sac... » Selon toute vraisemblance, ici il n'y est pas sorti.

## La voix de Guy Mauffette

### LE SOIR QUI PENCHE

Guy Mauffette  
Écrits des Forges

JEAN ROYER

Guy Mauffette est un découvreur de poésie.

Durant plus de trente ans, entre 1939 et 1973, il montra au Québec le chemin des mots. Il fut, dira M. Jean-Guy Pilon, « un homme de radio exceptionnel ».

On l'a peut-être oublié aujourd'hui, mais Guy Mauffette a été un maître-réalisateur des textes de Claude-Henri Grignon (*Un homme et son péché*), de Guy Dufresne (*Le ciel par-dessus les toits*) et de Félix Leclerc, qu'il fut le premier à encourager.

Puis il porta la fantaisie radiophonique à son sommet comme animateur de séries d'émissions dont la plus populaire a peut-être été *Le cabaret du soir qui penche*, de 1960 à 1973.

Cette « voix » qui porta la liberté radiophonique, c'est celle-là qu'on retrouve dans ce petit livre de textes et de poèmes réunis par les soins de Louise Blouin aux Écrits des Forges.

*Le Soir qui penche* ressemble peut-être moins à un recueil de poèmes qu'à un éloge de la poé-

sie. Ici le troubadour cherche à nous redonner confiance en la magie des mots. Il réunit des monologues fantaisistes, des contes minuscules, des aphorismes, des pensées amusées et amusantes sur la vie de tous les jours et sur les rêves de toute une vie.

Ne cherchons pas une forme bien nette à toutes ces fantaisies mais voyons-y une cosmogonie joyeuse et douloureuse à la fois, où sont réunis les acteurs d'un rêve d'harmonie : noms de musiciens et de poètes se côtoient autour de la machine à écrire de Mauffette. On y rencontre Chopin et Paganini, Félix Leclerc et Boris Vian, pendant que l'auteur, lui, ne cesse de se plaindre qu'il... écrit mal.

Car Mauffette ne se prend pas tant pour un roi heureux que pour un « roi mendiant », celui qui invente un monde contre l'enfer et l'ignorance. « J'écris mal, j'écris horriblement mal - parce que je ne sais désespérément pas ».

Cette voix, modeste et libre, qui courrait les ondes de notre jeunesse et de la sienne, a bien fait d'accepter de se fixer dans un livre. Car elle sait encore aujourd'hui nous apprendre « le désordre d'une joie ».

**Jacques Poulin**  
**LE VIEUX CHAGRIN**

C'est un roman qu'on habite comme il nous habite. C'est un récit qui nous touche autant qu'il nous fait toucher certains replis de l'âme humaine dans sa quotidienneté et dans le génie de la création, littéraire et fraternelle.

Jean-François Crépeau, *Le Canada Français*

Nouvelle version d'un chef-d'oeuvre: une réflexion qui toujours tend vers la plus parfaite simplicité, sur le métier d'écrire et le métier de vivre.

Réginald Martel, *La Presse*

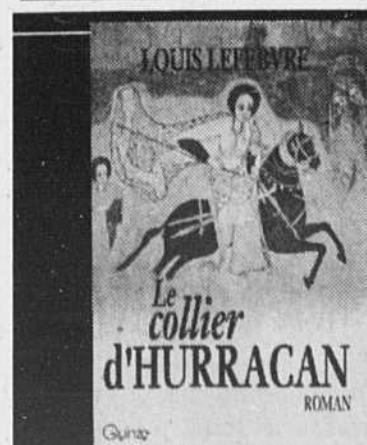
Une histoire d'amour grave, pleine d'équivoques, qu'on lit en tremblant un peu.

Gilles Marcotte, *L'Actualité*.

**Prix QUÉBEC-PARIS 1990**

coédition LEMÉAC ÉDITEUR • ACTES SUD

18,95 \$



Le collier d'Huracan  
19,95 \$

## Dans la tradition des grands romans historiques

Au XX<sup>e</sup> siècle, un Grec exilé à Londres est envoyé à la Barbade afin de retrouver un descendant du dernier empereur de Constantinople.

Quinze

Louis Lefebvre





## La thérapie systémique, revue et signée...Mony Elkaim

**SI TU M'AIMES  
NE M'AIME PAS**  
Approche systémique  
et psychothérapie

Mony Elkaim  
Seuil, Paris, 1989, 185 p.

**RENÉE HOUDE**

L'auteure est professeure au  
Département de  
communication de l'UQAM

L'approche systémique en thérapie familiale a connu et jouit encore d'une grande vague.

Watzlawick, Jackson, Ferreira et autres sont connus de la francophonie. Selon cette approche, la famille est un système relationnel ouvert en interaction dialectique avec d'autres systèmes; elle se maintient dans un état d'é-

quilibre relatif (homéostasie) et, de l'intérieur de cette manière de comprendre les choses, la fonction du symptôme est de maintenir le système dans un certain équilibre. Ceci, au dire même de M. Elkaim, s'est « révélé extrêmement fécond au plan clinique. Mais les praticiens de ce champ se sentaient de plus en plus mal à l'aise à l'intérieur de ce carcan que leurs pratiques débordaient de toute part. Mes recherches se sont en partie concentrées sur ce point particulier » (p. 12).

L'effort d'Elkaim pour systématiser ses assises théoriques est remarquable. Non seulement il s'inspire des travaux de Prigogine sur les systèmes ouverts loin de l'équilibre mais il intègre les recherches de Von Foester, Varela, Maturana pour nous proposer un nouveau modèle qui installe le thérapeute au cœur même de l'autoréférence. Tel est le but avoué de l'auteur : fournir

au thérapeute des outils — conceptuels et d'intervention — au cœur même de l'autoréférence.

Directeur de l'Institut d'études de la famille et des systèmes humains (Bruxelles), formateur de thérapeutes systémiques en Europe et aux États-Unis — il collabore avec Mental Research Institute — neuropsychiatre, Elkaim est connu des Québécois. J'ai eu l'occasion de le voir travailler, en 1982, alors que je l'avais invité au module de psychosociologie de la communication de l'Université du Québec à Montréal. Déjà, il s'inspirait des intuitions qu'il explicite, systématise et illustre dans ce livre, et ce magistralement.

« Ce qui est dit est toujours dit par quelqu'un ». L'objectivité thérapeutique est condamnée au paradoxe autoréférentiel. « Ce que décrit le psychothérapeute surgit dans une intersection entre son environnement et lui-même : il

ne peut séparer ses propriétés personnelles de la situation qu'il décrit » (p. 13). Autrement dit, le thérapeute nage en pleine autoréférence. C'est en quelque sorte un nouveau cogito.

La notion d'intersection est capitale. « Dans le cadre de la psychothérapie, ce n'est pas la vérité ou la réalité qui importe, mais la construction mutuelle du réel. (...) Il n'y a plus d'adéquations à rechercher entre une carte préalable et un territoire qui constituerait une pathologie à reconnaître. Ce qui importe n'est pas le territoire mais l'intersection des cartes, cartes du thérapeute aussi bien que des patients » (p. 90). Ce qui importe, c'est l'intersection des cartes et non l'adéquation entre les différentes cartes et le territoire. Elkaim insiste, nous faisant comprendre que, ainsi, le thérapeute ne fonctionne pas avec ou dans un UNIVERS, mais avec et dans

un MULTIVERS, selon l'expression de Maturana et Varela.

Comme on le voit, nous sommes loin des postulats d'une approche mécaniste de la communication (cf. Shannon et Weaver) où communiquer est l'acte d'un émetteur qui envoie un message à un récepteur et où le principal souci est une transmission exacte et fidèle de l'information. Ici, la communication ne consiste plus dans une transmission d'information mais, comme le disent Maturana et Varela, dans « une coordination de comportements dans un domaine constitué de couplages structurels ».

Intersection, résonance, assemblage explicitent l'autoréférence. Ce sont là des concepts clés qui décrivent comment les cartes se croisent et comment l'intervention thérapeutique n'y échappe pas.

On sait maintenant que le psy-

chothérapeute fait partie du système. La prétendue bienveillance, d'où le regard même était exclu et qui avait pour but de maintenir le psychanalyste dans une posture de neutralité, tout comme l'écoute rogérienne fondée sur l'empathie, sont les postures mentales d'une personne donnée : celle du thérapeute. Ces postures mentales appartiennent à un sujet individuel. Le mérite d'Elkaim est de délier les fils qui forment la trame de l'autoréférence et de décrire la situation d'intersubjectivité qu'est la psychothérapie selon un point de vue systémique renouvelé, avec intelligence et conviction. Le vécu du thérapeute n'est ni évacué ni pontifié, ni mis entre parenthèses, ni sacralisé mais, si l'on peut dire, exorcisé... dans la mesure même où il est décrit au cœur de l'autoréférence.

Un livre pour spécialistes, rigoureux, clair et fascinant.

## «L'homme aux mille visages»

**MICHEL FOUCAULT**  
ou la vie comme oeuvre d'art  
Didier Éribon  
Paris, Flammarion, 1989

**MARCEL FOURNIER**

De Michel Foucault, Simone Signoret disait qu'il était le « plus grand philosophe français ».

Et de son oeuvre, l'historien Paul Veyne parlait comme de l'« événement de pensée le plus important de notre siècle ». L'importance de Foucault ne fait aucun doute : traduits en plusieurs langues et largement discutés, ses ouvrages, de *Les Mots et les choses* à *Surveiller et punir*, sont des classiques de la littérature en sciences humaines.

L'oeuvre est connue mais son auteur beaucoup moins, même si, dans les années 1970, il devient un personnage public avec un cours au Collège de France, ses publications et ses nombreuses activités militantes. Mais qui est Michel Foucault ? « Il portait des masques et il en changeait toujours », disait de lui Georges Dumézil, l'un de ses amis. En écrivant la biographie de « l'homme aux mille visages », Didier Éribon s'attaque à une tâche d'autant plus difficile qu'autour de ce personnage complexe et multiple circule tout un ensemble de rumeurs et de légendes. À plus d'un égard, la démarche de Didier Éribon, qui réunit objectivité et

passion, est exemplaire : collecte de nombreux témoignages, présentation claire de chacun des ouvrages de Foucault, description précise des faits. Sa biographie est une réussite, car elle permet de faire revivre Foucault, en le situant dans une multitude de réseaux de relations et d'amitiés et dans le contexte intellectuel et politique français.

Lorsqu'il aborde la vie privée de Foucault, Éribon le fait avec discrétion, en évitant le voyeurisme, mais il ne cherche pas à cacher la vérité : amitiés et querelles, homosexualité, sida. Son ouvrage apporte quelques « révélations » pour les lecteurs qui ne connaissaient de Foucault que les écrits : adhésion au Parti communiste pendant ses études, influence de Dumezil, Canguilhem et Athusser, initiation à la psychopathologie à l'hôpital Sainte-Anne, séjours de travail en Suède, en Pologne et en Tunisie, participation à des commissions gouvernementales, etc. Les unes après les autres, se brisent les fausses images et les étiquettes qui avaient été accolées à Foucault — structuralisme, gauchisme — pour laisser apparaître l'homme avec ses faiblesses — dont une mauvaise évaluation de la « révolution iranienne » — et surtout ses qualités, au plan de la pensée, des relations interpersonnelles et de l'action politique.

Tout porte à croire que Foucault, qui était préoccupé par la stylisation de la vie, l'esthétique de la vie, a réussi, tout au moins durant les dernières années, à faire de sa vie une oeuvre d'art.

**LE DROIT DE SE TAIRE**  
Histoire des communistes  
au Québec

Sous la direction  
de Robert Comeau  
et de Bernard Dionne. Montréal, VLB, 1989, 542 p.



Yvan  
**LAMONDE**

▲ Société

Après la dénonciation ou la persuasion idéologiques,

après les travaux de Marcel Fournier, R. Comeau, B. Dionne et Andrée Lévesque, voici une somme historique sur la présence du Parti communiste du Canada au Québec.

Ce collectif d'auteurs reproduit des études déjà publiées — Fournier sur les années 30, Lévesque sur Cowansville en 1931,

Comeau et Dionne sur les années de guerre — ou publie en français des textes importants — Ryerson sur le camarade Bethune, Kealey sur Ryerson.

Majoritairement originales, les contributions scrutent aussi la société québécoise des années de crise et sa réceptivité au militantisme communiste ; les apports les plus originaux concernent les dirigeants du PCC au Québec — Ryerson, Fred Rose, Henri Gagnon, Guy Caron — et la présence des communistes dans le syndicalisme, le tout bouclé par une utile chronologie et une bibliographie à jour.

Cet objet d'étude n'est pas facile à mettre au point : sortir de la représentation des « communistes » ou du « péril rouge », désamorcer le prosélytisme et, surtout, prendre la mesure d'un phénomène, le PCC, qui fut à toutes fins utiles illégal au Québec de 1937 à 1957 et qui y com-

pta 1000 membres en 1939, dont 200 Canadiens français essentiellement montréalais. La qualité et les stratégies du militantisme pallierent-elles le petit nombre souvent clandestin ?

Les communistes furent actifs dans le syndicalisme durant la crise et la guerre : le nom de militants — Léa Roback, Madeleine Parent, Kent Rowley —, de lieux — Cowansville, Témiscamingue — ou de syndicats — Union des marins canadiens ou Union internationale des ouvriers du vêtement pour dames — évoque cette présence parmi les travailleurs. Des communistes militèrent aussi contre la loi du cadenas au sein de la Ligue des droits de l'homme déjà étudiée par Lucie Laurin. Syndicalisme, droits démocratiques, front politique aussi, avec l'élection de Fred Rose dans Montréal-Cartier avant qu'il ne connaisse l'emprisonnement suite à l'affaire Gouzenko.

L'ouvrage explore certes d'autres avenues du travail social et politique des communistes : associations de chômeurs, travail auprès des sans logement, à titre d'exemples. S'il situe bien le PCC dans le cadre du communisme international et s'il explique l'échec du Parti au Québec ce collectif requerrait une conclusion, en particulier à propos du travail sur le terrain des communistes. Quel est le bilan social original des communistes au Québec dans et hors du syndicalisme ?

L'ouvrage constitue certes dorénavant une des deux ou trois références fondamentales sur le sujet. Il donne aussi le goût d'en savoir plus long sur les candidats communistes au Québec et sur leur succès électoral, sur le Dr Daniel Longpré ou à propos de l'intérêt de l'historien Joseph Levitt pour Henri Bourassa.

## Deux hommes de leur temps

**MACHIAVEL**

Quentin Skinner  
Traduit de l'anglais  
par Michel Plon  
Paris, Seuil, 1989, 186 pages

**LA MATHÉMATIQUE**

**SOCIALE**  
**DU MARQUIS**  
**DE CONDORCET**  
Gilles-Gaston Granger  
Paris, Éditions Odile Jacob, 1989, 178 pages

**CHANTAL BEAUREGARD**

Auteur contesté de  
plusieurs ouvrages  
dont *Le Prince*,

qui sous-tend selon plusieurs, une conception politique sans préoccupation morale quant aux moyens et qui figure toujours parmi les lectures obligatoires de l'étudiant en science politique,

Machiavel serait-il généralement mal interprété ?

Pour Quentin Skinner, professeur de science politique à l'Université de Cambridge, la doctrine de Machiavel est tout à fait en-deçà ou totalement au-delà de la menace du machiavélisme, qui est néfaste et prive la politique de toute référence morale. Avec la rigueur et la patience de l'universitaire qui, pas un instant, ne perd de vue son su-

jet ou ne s'éloigne des documents, il reconstitue et raconte la vie, la formation, l'action diplomatique et politique de Machiavel.

Un ouvrage bien écrit et fort agréable qui saura intéresser, je crois, un assez large public.

★★★

Né en 1743, le marquis de Condorcet a soutenu à l'âge de 16 ans une thèse d'analyse mathématique devant d'Alembert. Sa brillante carrière de mathématicien, de démographe et d'économiste se doubla d'une oeuvre philosophique donnant sur des prises de position politiques. Aussi, cet intellectuel joua un rôle essentiel dans la naissance de la République française et demeura jusque dans sa prison où il mourut en 1794, un homme des Lumières.

Mais, si le rôle de précurseur qu'a joué cet homme est assez connu en matière de politique grâce à de nombreux essais, le propos de Gilles-Gaston Granger est fort différent. Il s'attarde plutôt à faire connaître les idées très nouvelles de Condorcet concernant une science possible de la société, mais aussi les raisons encore actuelles de son relatif échec.

Bien plus qu'une tentative pour introduire la mesure dans les sciences sociales, le mot *Mathématique sociale*, dans l'oeuvre du marquis de Condorcet, est l'essence générale d'une science de l'être humain. Elle marque également « un épisode particulièrement significatif des sciences humaines, propre à éclairer de façon inattendue certains avatars de la science contemporaine. »

## Laver son linge sale en famille

**LA SUISSE**  
**LAVE PLUS BLANC**  
Jean Ziegler  
Seuil, Paris

**SERGE TRUFFAUT**

Il ne s'agit pas ici du livre d'un essayiste, mais plutôt de l'oeuvre d'un franc-tireur;

le cri en 186 pages de Jean Ziegler, sociologue et député, qui ne supporte pas l'idée que quotidiennement les principales banques de ce pays, géographiquement petit, blanchissent l'argent des crimes qui sont

commis dans le vaste monde. Qualifiée de « foyer du crime », la Suisse accueille jour après jour des tonnes d'argent. Il y a l'argent « propre », soit celui des opérations financières normales. Il y a l'argent « gris », soit celui que les classes dirigeantes d'une foule de pays veulent conserver pour leur propre jouissance. Dans cette catégorie, on retrouve notamment les Marcos, Duvalier, Mobutu et consort. Enfin, il y a l'argent « sale », soit celui de la drogue, « de loin le plus important ».

Selon Ziegler, les « émirs suisses », les patrons notamment de l'Union des banques suisses, du Crédit suisse et de la Société de banque suisse, « accueillent

chaque année — camouflent, lavent et réinvestissent — des milliards de dollars, butin du trafic de la drogue, de l'armement et autres activités criminelles ».

Se référant à une étude signée par Interpol, Ziegler souligne que les bénéfices réalisés par les seigneurs de la drogue atteignent, bon an mal an, les 500 milliards de dollars américains, l'équivalent du budget annuel de la Défense américaine ou de l'ensemble des achats en pétrole effectués par les pays occidentaux.

Lavé selon ces techniques financières et fiscales de haute voltige qu'on apprend sur les bancs des HEC suisses, britan-

niques, françaises, allemandes, américaines ou canadiennes, cet argent une fois réinvesti dans l'immobilier et dans divers types d'activités économiques, cet « argent de la drogue, son cortège de violence, de chantage, de corruption menace de gangrèner les principales démocraties occidentales ». Rien de moins.

Cet argent, les banquiers suisses et prétendu « morale calviniste » le protègent avec d'autant plus de soin que si d'aventure son « possesseur » venait à disparaître, ces chers banquiers pourraient en disposer. À cet égard, l'exemple des capitaux qu'avaient voulu protéger les communautés juives lors de la montée du nazisme

est éloquent.

*La Suisse lave plus blanc* se divise, grosso-modo, en deux parties. Dans la première, Ziegler explique et décortique les us et coutumes des pontes de la drogue, turcs, colombiens ou libanais. Dans la seconde, il explique comment les dictateurs d'Afrique, d'Amérique et d'Asie détournent à leur profit, entre autres choses, les sommes prêtées, par exemple, par le FMI.

Tout au long de cet ouvrage, Ziegler démontre, exemples à l'appui, comment la classe politique de ce pays aux prétentions démocratiques se vautre avec délectation dans le fleuve financier du crime. Inquiétant et vertigineux.



**GUÉRIN**

Littérature

JEANNE  
POMERLEAU

LES  
GRANDES  
CORVÉES  
BEAUCERONNES

Dans une Beauce fictive  
des années quarante:  
la pesée publique,  
la punition au goudron,  
la chicane des urines,  
les concours de confessions,  
la fessée des têtes chaudes  
et  
tout le charme  
d'une anthropologie du quotidien.



# Umberto Eco: le Sulitzer des intellos?

**LE PENDULE DE FOUCAULT**  
Umberto Eco  
(traduit de l'italien  
par Jean-Noël Schifano)  
Paris, 1990, Grasset, 657 p.



Lisette  
**MORIN**

▲ Le feuilleton

Les gros tirages, les ventes à des millions d'exemplaires, cela crée des remous dans le monde des médias, suscite l'envie, sinon la jalousie, des chers confrères.

Paul-Loup Sulitzer en sait quelque chose — bien qu'il n'en ait cure — lui à qui on a prêté des nègres, et qui gère son œuvre comme une multinationale.

Bien qu'il serait sans doute difficile, et même hasardeux, de prêter de tels écrivains à gages au professeur de sémiotique de l'Université de Bologne, il faut admettre que sa carrière d'écrivain et de conférencier, à travers le monde, a quelque chose de suspect aux yeux de certains de ses compatriotes écrivains, dont Pietro Citati qui, à propos du *Pendule*, a parlé d'une « superficialité totale » de la folie de « tout posséder de la culture et de le fourrer dans son ordinateur », allant même jusqu'à dénoncer le dernier roman d'Umberto Eco comme « un livre inutile ».

Rappelons quelques chiffres : l'exercice n'est pas inutile au mo-

ment d'aborder *Le Pendule de Foucault*. À la dernière compilation des ventes, en 1989, *Le Nom de la rose*, traduit en vingt-sept langues, s'était vendu à 10 240 000 exemplaires. Et qu'en est-il du *Pendule*, publié chez Grasset en France au début de l'année, mais qui apparaît depuis des semaines sur les listes des best-sellers au Brésil; qui fut diffusé à 300 000 exemplaires en six semaines en Allemagne fédérale, qui bat un record de droits de publication de poche, aux États-Unis — un million de dollars — et dont 22 traductions ont été négociées, en un an, de la Corée à la Bulgarie ?

En sera-t-il, au Québec, comme en France où de simples librairies ont « placé » des commandes fermes de 1000 exemplaires ? Nous le saurons sans doute bientôt puisque ce genre d'information fait partie de la légende Eco.

Mais ce qui devrait intéresser davantage les analystes de la chose littéraire, et pourrait même encourager les spécialistes des sondages, c'est de tenter de dénombrer, au plus juste, combien d'acheteurs de ces livres-cultes, combien de ceux et de celles qui se sont précipités chez leur libraire pour commander à l'avance *Les Versets sataniques*, de Salman Rushdie, les auront lus entièrement ? Et combien de lecteurs du *Pendule de Foucault* auront atteint la 656e page ?

On pourrait appliquer au snobisme, en ce domaine, ce qu'Alain disait de la frivolité, que « c'est un état violent ». ... Tout les intellectuels, ou qui prétendent au titre, ont déjà le dernier Eco sur leur table. C'est, toutes considérations purement littéraires écartées, un bien bel objet, très décoratif. Grasset a fait les



Umberto Eco

choses fastueusement : couverture noire cartonnée, papier plus résistant qu'à l'ordinaire, et tous les cahiers bien assemblés, sans risque qu'ils se décollent à la lecture. Bref, tout ce qu'il faut pour que *Le Pendule* résiste à de multiples manipulations.

Le mien, d'exemplaire, ne risque pas de se dégingliser. Il s'est laissé lire en douze heures. De peur de l'abandonner sans recours, j'ai voulu en finir en quatre séances matinales, ce bouquin énorme et touffu ne pouvant supporter d'être la lecture de chevet, sous la lampe de nuit. J'en sors, non pas épuisée, comme je l'avais craint, non pas moins ignorante ni mieux informée qu'avant sur les grands mythes qui ont jalonné l'histoire de l'humanité, mais très convaincue qu'Umberto Eco est un romancier — quoi qu'on dise ou médise sur le personnage — qui a la pas-

sion de la connaissance, et qu'il réussit à la faire partager à ses lecteurs en doublant cet amour du passé avec un intérêt réel pour le monde contemporain, la vie quotidienne, les événements de l'actualité la plus banale.

Tout ce qui compte, dans les magazines, s'est essayé à résumer le dernier Eco. À la manière de Woody Allen, offrant son raccourci de *Guerre et Paix* de Tolstoï, on pourrait dire du *Pendule de Foucault*, que c'est l'histoire de trois compères, dans une maison d'édition à l'enseigne de Garamond (un caractère qu'Eco doit affectionner particulièrement puisque son créateur vécut de 1500 à 1561), qui procèdent au choix éditorial, s'attachant plus spécifiquement aux sciences dites ésotériques. Vous êtes déjà au cœur du roman, qui vous entraînera, à partir du fameux pendule, contemplé par l'auteur, et son double, Casaubon, au Conservatoire national des arts et métiers, à Paris, dans une recherche éperdue de tous les mythes qui ont influencé l'humanité, les religions et les aberrations de l'Histoire, depuis la kabbale, l'alchimie, l'affaire des Templiers, l'influence des Jésuites sans oublier la psychanalyse, revue et corrigée par le narrateur.

Les trois amis, dont le plus influent se nomme Jacopo Belbo et est un fanatique de l'ordinateur, baptisé Abulafia, du nom d'un docteur de la kabbale qui vécut au 13<sup>e</sup> siècle, refont, grâce à des centaines d'ouvrages, plus hermétiques les uns que les autres, ce voyage à travers le temps qui les mènera à l'élaboration d'un Plan, destiné à bouleverser l'humanité. C'est le grand complot, une sorte de canular dont Um-

berto Eco est le maître incontesté. Et qu'il ne faut surtout pas révéler, l'auteur continuant à croire et à faire croire aux millions de lecteurs du *Nom de la rose* qu'il est aussi un auteur de polars.

Le plus étonnant, c'est que lire Eco, dans ce dernier et monumental ouvrage, ce n'est ni ennuyeux ni lassant. À tout moment, grâce à quelques rappels humoristiques des références aux personnages de bandes dessinées, aux vedettes anciennes et actuelles de l'écran (cf. au Brésil, où Casaubon suit la belle Ampara, il quitte, pour le monde des initiés, « la civilisation de Carmen Miranda »...) on sourit, on se bidonne, on croit même que l'auteur, qui sait tout et qui ne cesse d'apprendre, ne se prend pas au sérieux, ne croit même pas à ce « savoir diffus, décousu, vieux comme le monde, qui remonte à Pythagore, aux brahmanes de l'Inde, aux Hébreux, aux magiciens, aux gymnosophistes, et même aux barbares de l'extrême nord, aux druides des Gaules et des îles Britanniques »... Toujours pince-sans-rire, Eco, alias Casaubon, revenant à son café milanais, le Pilade, décide, sans emploi, de s'inventer un travail. « Je m'étais aperçu, confesse-t-il, que je savais beaucoup de choses, toutes sans lien entre elles, mais que j'étais en mesure de les relier en quelques heures, au prix de deux ou trois visites dans une bibliothèque. »

Les messages aux lecteurs incultes, mais que l'auteur se garde bien de mépriser, ce sont eux, ce sont nous qui ont fait sa réputation et son succès médiatique, sont nombreux. « À présent, se dit encore Casaubon revenu du

Brésil, il suffisait de posséder des notions, tous en étaient friands, et tant mieux si elles étaient inactuelles. »

Inactuelles, c'est le moins que l'on puisse dire des citations qui sont placées en exergue de chacune des courtes divisions de ce roman. Autre astuce pour ne pas perdre en route « son public ». Quand vous êtes sur le point de perdre pied, une autre aventure débute, par la lecture des « files », des disquettes enregistrées par Belbo et qu'a mémorisées Casaubon, nous remettant dans le monde devenu indispensable de l'informatique.

Le libraire me paraît avoir le dernier mot dans le roman d'Eco, un roman tout entier dédié à la profession, à l'univers du livre, aux propagandistes qu'en sont les éditeurs. « Je me suis rendu compte, déclare Garamond à ses lecteurs professionnels, que ces gens-là avalent tout, pourvu que ce soit hermétique, comme vous disiez, pourvu que ça dise le contraire de ce qu'ils ont trouvé dans leurs livres d'école. Et je crois, continue le perspicace Garamond, que c'est aussi un devoir culturel : je ne suis pas un bienfaiteur, par vocation, mais en ces temps si obscurs, offrir à quelqu'un, une fois, un soupirel sur le surnaturel... »

Le soupirel, pour Umberto Eco, s'élargit à la dimension d'une fenêtre panoramique. Peu d'auteurs de notre génération sont capables d'en offrir la vue, au moyen d'une machine à remonter le temps, à leurs contemporains. Et, dernier éloge, cette fois destiné à Jean-Noël Schifano, peu de traducteurs peuvent nous offrir un travail si soigné, qui semble correspondre de si près à l'original.

## Jean Bothorel, biographe de Bernard Grasset

JEAN ROYER

Qu'est-ce qu'un éditeur? C'est Bernard Grasset (1881-1955), répond Jean Bothorel.

Avec une biographie qui, nous montrant la tragédie d'une vie d'homme, nous fait assister à la naissance de l'édition moderne. Bien plus. Ce livre de Bothorel, *Bernard Grasset, Vie et passions d'un éditeur*, publié chez Grasset, atteint, par la qualité de son enquête, au tableau d'époque.

Écrivain et éditorialiste politique au *Figaro*, Jean Bothorel était de passage à Montréal cette semaine pour promouvoir son ouvrage. Le journaliste est fasciné par la vie politique et littéraire du premier demi-siècle. Il connaît bien l'histoire de la Troisième République. Il veut aussi connaître comment se sont vécues les ambiguïtés de l'Occupation allemande. Voilà qui faisait de la vie de Bernard Grasset un sujet idéal.

L'ouvrage de Bothorel s'appuie sur une abondante documentation. Le biographe a eu la chance d'accéder aux archives de Louis Brun, proche collaborateur de l'éditeur, ainsi qu'aux archives des tribunaux militaires. Quant à la maison Grasset, les traces du fondateur sans héritier sont plutôt inexistantes. Heureusement, Grasset écrivait beaucoup. Pour des raisons administratives mais aussi pour cause de psychose.

« Son génie, c'était sa folie, dit Bothorel. Un homme normal ne se serait pas investi comme Grasset l'a fait. Il faut une bonne psychose pour pouvoir avancer de manière obsessionnelle comme ça. C'est étonnant. »

Grasset a fondé sa maison en 1907. Il a inventé les méthodes modernes de la mise en marché et de la publicité. Il a survécu à l'Occupation puis est devenu le bouc-émissaire de l'édition pour



Bernard Grasset

l'Épuration d'après-guerre. De plus, sa vie est une véritable tragédie de mal-aimé. Psychopathe, il vécut plus longtemps dans des maisons de repos qu'à son bureau de la rue des Saint-Pères. Sûr de sa vérité, il dirigeait de loin sa maison en se montrant souvent odieux avec ses collaborateurs. Homme solitaire, il se voulait aussi écrivain et moraliste.

En fait, Bernard Grasset se prenait pour le Montaigne de son siècle. À preuve, les titres des livres qu'il a lui-même écrits et publiés : *Remarques sur le bonheur*, *Remarques sur l'action*, *Psychologie de l'immortalité*, qui sont des recueils d'aphorismes, mais aussi *Les Chemins de l'écriture*, un ouvrage qui réunit ses meilleurs textes sur le sujet.

D'autre part, Bernard Grasset était un éditeur qui se prenait pour ses écrivains. Il les amenait à corriger leurs manuscrits et même parfois leur imposait ses propres préfaces. Il a découvert Proust, puis les « quatre M », Mauriac, Maurois, Montherlant, Morand. Sans oublier Malraux, qui vint chez lui plus tard, ainsi que Giraudoux, Cendrars, Giono, Delteil, Cocteau, Chardonne, Soupault.



Jean Bothorel

Vers la fin de sa vie, l'homme lancera cet aveu : « J'en voulais à tous ceux qui refusaient de comprendre que l'édition était une façon d'écrire ». Il ajoutera cette phrase prémonitrice : « J'ai dit que la leçon de ma vie serait recueillie comme la leçon d'un métier. »

Grasset fut un digne émule de son contemporain Gaston Gallimard. Il inventa la publicité moderne. Pénétration populaire pour le *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, dont le succès marqua un tournant pour sa maison. Un clip-cinéma pour lan-

cer *Le Diable au corps* du jeune Radiguet. Une adaptation libre de l'ouvrage de l'Allemand Sieburg, intitulé *Dieu est-il français ?*.

Certes, malgré ses succès d'édition, l'homme a connu un destin tragique. Ce « blessé de l'âme », qui risque l'interdit des siens, qui fut accusé injustement de Collaboration, qui n'était « ni héros ni lâche », comme le prouve Jean Bothorel, est mort dans la solitude comme il a vécu. Ce jour de 1955, à l'hôtel Montalembert, voisin de Gallimard, les femmes de chambre avaient ordre de passer l'aspirateur dont le bruit couvrirait ses râles d'agonisant. Aujourd'hui, la biographie de Bothorel redonne sa voix à l'un des grands inventeurs de l'édition moderne.

« On attaque toujours une biographie sous un angle, me confie Jean Bothorel. Dans le cas de Grasset, trois choses m'ont complètement fasciné chez lui. Premièrement sa folie, qui est réelle. Ensuite, la façon dont il théorise son métier - ce qui est rare. Enfin, cette espèce de solitude dans laquelle il se tient, même en dehors de sa folie. L'homme est très mal aimé. Il n'a pas d'ami mais il a des tas d'histoires avec les femmes. J'ai certainement vu le personnage à travers ce triple prisme. »

Ce qui a le plus fasciné le biographe de l'éditeur Grasset, ce sont ses méthodes de lancement et sa façon de théoriser le métier, accomplissant aussi un énorme travail de révision des manuscrits de ses écrivains.

« Les grands auteurs se pliaient à ses injonctions mais ils n'aimaient pas ça. Il corrigeait leurs manuscrits, imposait ses préfaces à Mauriac, à Montherlant et aux autres. Cela tenait à sa folie. Un homme normal ne peut pas s'investir autant dans les textes des autres. Il a cru que c'était lui qui avait écrit *Du côté de chez Swann* de Proust ou *Le Baiser au lépreux* de Mauriac. »

Une des réussites étonnantes

et spectaculaire de Bernard Grasset, éditeur et traducteur, est celle des *Lettres à un jeune poète* de Rilke. Il a fait traduire le mot-à-mot par Maurice Betz pour ensuite retourner la pâte dans son style, à la limite de l'ampoulé. À ce jour, aucune autre traduction des lettres de Rilke n'existe en français et c'est l'adaptation de Bernard Grasset qui s'est vendue à trois ou quatre millions d'exemplaires.

« Grasset était passionné de Rilke à cause de son interrogation sur l'écriture, note Jean Bothorel. Si l'on veut retrouver la quintessence du style de Grasset, c'est dans ces lettres de Rilke qu'on la reconnaîtra », conclut le biographe en souriant.

Société de diffusion de maisons  
d'éditions littéraires recherche

REPRÉSENTANT / REPRÉSENTANTE

Adresser C.V. et lettre manuscrite à :

DMR Distribution Inc.  
3700 A, Boul. Saint-Laurent  
Montréal (Québec)  
H2X 2V4

VIENT DE PARAÎTRE AUX ÉDITIONS ÉTUDES VIVANTES

## LA SEXUALITÉ

REGARDS ACTUELS

Bernard Germain, professeur de psychologie au Collège du Vieux Montréal

Pierre Langis, professeur de psychologie au Collège de Drummondville

Collaboration spéciale : Pierrette Morissette, professeure de psychologie au Collège de l'Outaouais

Avec la participation de Robert Darlington, professeur de psychologie au Collège de Saint-Jérôme

Préfaces de Gilbert Tordjman et Claude Crépault

602 pages — 34,95 \$

Une synthèse remarquable sur la sexualité d'aujourd'hui. Synthèse digne de référence par sa rigueur scientifique, le large éventail des sujets abordés, son objectivité, son souci de répondre aux questions les plus pressantes. Cette approche « aux multiples regards » de la sexualité devrait retenir l'attention et susciter réflexion chez l'éducateur comme chez l'homme de la rue. Gilbert Tordjman

SERVICE COURTOIS ET PROFESSIONNEL

## le Parchemin

Mezzanine, station Berri-Uqam, Montréal — 845-5243 — librairie agréée



GUÉRIN

littérature

DANIEL  
MARCOUX

LES  
INTERDITS

L'appartement,  
la ruelle,  
le bar,  
la rue...

Une mise à nu  
réaliste.



## Tim Zagat troque la toge contre la plume!

FRANÇOISE LAFLEUR

Les Québécois aiment se divertir et tout leur est prétexte à sortir, allant sans cesse du restaurant au théâtre ou du cinéma au café-bistro.

Flairant et ciblant le marché québécois d'une foule de gourmets et gourmands, Tim et Nina Zagat viennent de publier leur premier guide des restaurants montréalais.

Ayant déjà à leur actif près d'une vingtaine de guides semblables sur les restaurants et les hôtels de plusieurs grandes villes des États-Unis, les deux avocats, grands voyageurs passionnés de gastronomie, n'ont pas hésité à traverser la frontière pour poursuivre leur aventure dans le monde de l'édition. Le guide Zagat des restaurants de Montréal, édition bilingue, offre à tous les affamés de l'heure un outil de choix, format de poche pour dénicher rapidement une table bien cotée.

L'histoire débute en 1979 à New York. Comme la plupart des gens d'affaires pressés, Tim et Nina Zagat mangeaient souvent au restaurant, jusqu'à dix fois par



Tim et Nina Zagat avec leur guide des restaurants de Montréal.

semaine. Par plaisir, ils collectionnaient les bonnes adresses. Leurs amis commencèrent à faire comme eux et, tel un jeu, tous se mirent à noter leurs commentaires et à attribuer une note à tout nouveau restaurant qu'ils essayaient, classant de 0 à 30 la nourriture, le décor et le service. Ce qui donna l'idée à Tim Zagat de compiler les résultats et de les distribuer à ses connaissances qui en faisaient la demande.

Devant le succès monstre de son premier guide, Tim Zagat décida d'accrocher sa toge et de

prendre la plume. La presse et les milieux d'affaires ayant eu vent de l'histoire, l'entreprise de Zagat ne cessa de grandir. Il vendit son guide sur les restaurants de New York en 200 000 exemplaires et 300 grandes compagnies américaines l'achetèrent pour l'offrir en cadeau à leurs clients favoris.

Si certains critiques de la presse gastronomique ne sont pas d'accord avec le genre, la formule demeure toutefois originale. Ici, ce sont monsieur et

madame tout-le-monde, comme vous et moi, qui ont donné leur appréciation sur quelque 340 adresses à Montréal et dans les environs. Car le guide est le fruit de votes et de commentaires de près de 700 participants, lesquels mangent au restaurant au moins trois fois par semaine. Tim Zagat dira de ses guides, tous faits à partir de sondages semblables, qu'ils ne peuvent être plus « démocratiques ».

Le guide montréalais a été réalisé grâce à la collaboration de Mary Williams et Robert Lecker, éditeurs québécois qui ont mis ici sur pied le sondage et aidé au dépouillement des résultats. Quelques compagnies d'ici ont déjà acheté bon nombre de guides, tel par exemple la chaîne d'hôtels Quatre Saisons qui offre à ses clients l'édition de luxe à reliure dorée spécialement conçue pour les gens d'affaires.

On trouve l'édition régulière en librairie au coût de 9,95 \$. On y trouve tout autant la liste des adresses les moins chères que celle des plus luxueuses. Ceux et celles qui voudraient participer au prochain sondage (édition 1992) peuvent le faire en écrivant à : Zagat Survey, 45th Street, New York, NY 10036, États-Unis. Prochain projet des Zagat : un guide des restaurants de Londres qui devrait sortir dès l'automne.

## Idées folles, inventions ébouriffantes

JOURNAL IN TIME  
Roland Topor  
Ramsay / de Cortanze  
Paris 1989

ALBERT BRIE

« À force d'entendre parler de moi, je meurs d'envie de me connaître. » Ainsi se présente, à la quarante-deuxième page de son livre, Roland Topor.

C'est là une façon comme une autre de mieux se dérober et d'indiquer la nature de son propos. Topor — le sait-on ? — est dessinateur et écrivain d'humour d'essence parisienne. Avec Arrabal et Jodorowsky, il a créé le groupe panique. Il fait aussi métiers de peintre et de cinéaste. Un touche-à-tout quoi !

Avec des dispositions aussi diverses, on ne s'étonne pas de la facilité impressionnante avec laquelle il aborde chacune de ces disciplines. Il y parvient avec brio. Au littérateur, on peut pré-

féter le dessinateur — c'est mon cas —, mais on ne peut qu'être enchanté de la virtuosité de l'écrivain humoriste.

Cette dextérité se remarque surtout par la variété de ses idées folles ou, si l'on préfère, de ses inventions ébouriffantes. Frivole, licencieux et cruel, il s'amuse de tout. Ce petit côté dévastateur, qui fut sa marque à l'époque du *Harakiri*, il l'a quel que peu tempéré avec les années et le succès. Topor, l'irrévérencieux, en 1990, fait plutôt gamin. On le sent dans certains morceaux. Par exemple, il plaisante sur Duras, Godard ou Sollers, à la façon de quelqu'un qui préserve ses arrières.

Il est plus à l'aise quand il aborde des thèmes dont l'actualité se repaît : la force nucléaire bidon, le star system, comment on devient fou, le sens de l'humour anglais, la société protectrice des ivrognes, comment on se trompe en voulant tuer Rushdie pour boucler ses fins de mois, Zora-la-maitresse qui aboie, l'homme élégant. Tout lui est bon — excepté la politique — pour jouer du scalpel et trancher dans le vif avec un détachement feint. Le libertin épicurien chez Topor

est moins efficace aujourd'hui qu'il y a vingt-cinq ans ; nul besoin de faire un dessin. Heureusement, il ne s'attarde pas au lit.

L'humoriste brode avec désinvolture à l'extérieur d'une cinquantaine de motifs. Il part d'une situation, d'une anecdote, d'un mot et en avant la musique ! Exemple : « Depuis trois ans, je porte en moi un gros roman. Il se situe dans les Cévennes, où je n'ai jamais mis les pieds. J'ai la première phrase : « Les nuits de pleine lune, Amélie Rocheblave, complètement nue, abat les arbres à grands coups de hache en poussant des clameurs démenties. » ... Un gros roman. Il ne me reste plus qu'à l'écrire. C'est là que les choses se gâtent. L'envie m'a passé. Je n'ai pas le temps. (...) Qu'est-ce que j'en ai à foutre, après tout, d'Amélie Rocheblave et de ce con de rebouteux ? J'ai beau faire des efforts, je n'arrive pas à m'identifier aux personnages. Et les Cévennes me tapent sur le haricot. Je n'ai rien contre les gens des Cévennes, j'ai de la sympathie pour eux. Est-ce que je dois écrire un roman sur tous les gens sympathiques de nos régions ? Mon roman me bouffe la vie... »

On ne sait où l'auteur nous emmène. C'est à se demander s'il le sait lui-même. Son imagination part en cavale et tout à coup, au tournant, bat les buissons. Là est sa force et aussi sa faiblesse. On lui voudrait un peu plus de rigueur. Bien entendu, tout le

monde ne peut être Vialatte chez qui on ne sent pas la recherche de l'effet pour lui-même et qui, à partir de peu, nous emporte, docile, avec une logique qui déconne et nous ravit à la fois.

Topor a plus de feu, mais on sent qu'il appuie un peu trop. Il a des trouvailles étonnantes, de l'ingéniosité à revendre, un sens du rebondissement que pourraient lui envier bon nombre de faiseurs de polars.

Voilà un écrivain très parisien par sa gouaille et son persiflage. Il l'est jusqu'au bout des ongles. Il l'avoue lui-même, en se riant : « Entendons-nous : Je ne suis pas un aventurier, ni ne tiens à explorer les endroits les plus périlleux de la planète. Mais j'en ai par-dessus la tête de mes problèmes intimes. Il faut que je sorte de ma tour d'ivoire, si confortable soit-elle, pour me plonger dans l'existence de mes contemporains. Je feuillette mon carnet d'adresses. Tiens, pas la peine d'aller plus loin, Albert fera l'affaire. Il y a cinq ans que nous ne nous voyons plus. » Et nous voilà embarqués pour une randonnée dans toutes les directions, mais qui nous remène toujours au point de départ.

Auteur d'une quinzaine de livres dont le célèbre *Locataire chimérique*, porté à l'écran par Polanski, Roland Topor a notamment publié *Les mémoires d'un vieux con*, *Café panique*, *La plus belle paire de seins du monde*, *La vérité sur Max Lampin*.

## LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

UN TUEUR SUR LA ROUTE  
James Ellroy  
Rivages/Thriller  
310 pages

« Il existe une dynamique dans la mise en oeuvre marchande de l'horreur : servez la garnie d'hyperboles fleuries, et la distance s'installe même si la terreur est présente, puis branchez tous les feux du cliché littéraire ou figuratif, et vous ferez naître un sentiment de gratitude parce que le cauchemar prendra fin, un cauchemar au premier abord trop horrible pour être vrai. Je n'obéirai pas à cette dynamique. Je ne vous laisserai pas me prendre en pitié. (...) Je mérite crainte et respect pour être demeuré inviolé jusqu'au bout du voyage que je vais décrire, et puisque la force de mon cauchemar interdit qu'il prenne fin un jour, vous me les offrirez. » C'est ainsi que s'exprime Martin Michael Plunkett, coupable de plusieurs meurtres sexuels et dont James Ellroy fait le portrait impitoyable.

OSTHER,  
LE CHAT CRIBLE  
D'ÉTOILES

France Vézina  
Québec/Amérique  
346 pages

cp10.10. Un jour, en me penchant moi, j'ai vu que c'était comme me pencher au bord de l'univers. Serais-je un puits de science infuse ? ... J'ai découvert qu'au fond, au plus profond du ciel, à douze milliards d'années-lumière, je suis Electre, la bonne étoile de mon père. L'étoile de la vengeance. Je veille à ce que son destin s'accomplisse. Vais-je capoter ? M'abandonner au vertige cosmique ? Lâcher la margelle pour aller toucher le fond du puits ? Vais-je noyer mes pauvres douze ans dans mes douze milliards d'années-lumière ? ... Toute la question est là, dans ce cri de détresse d'Alice Vaillancourt. Surtout que sa mère Zoé, « la garce ! L'infâme ! La salope ! La vache ! Et j'en passe ! », sa mère donc est partie depuis huit jours et huit nuits quand Alice prend la parole et finit par hurler à bout de souffle son amour absolu et terrifiant pour son père, Gilles : « Quand je t'aurai tiré des griffes de Zoé. De toutes les autres femmes en chaleur voulant avoir ta peau. Tu n'aura plus besoin d'elles. Je prendrai soin de toi, je te serai fidèle jusqu'à la mort. » Dans ce roman qui brûle les doigts à chaque page, France Vézina a indéniablement un ton qui rappelle Réjean Ducharme, surtout que le frère jumeau de Zoé, la mère fuyante d'Alice, s'appelle Colomb...

émouvant que brosse Diane Johnson de ce grand écrivain américain.

TROIS ESSAIS  
SUR L'INSIGNIFIANCE  
suivi de *Lettre à la France*

Pierre Vadeboncoeur  
L'Hexagone  
coll. « Essai »  
174 pages

« Mes Trois essais ? Je n'avais nullement entrepris d'écrire un livre anti-américain, explique l'auteur. Je cherchais seulement un angle pour rentrer dans le sujet du spirituel. C'est alors que quelqu'un m'a fait lire le roman de Cain, *Le facteur sonne toujours deux fois*, et ce fut une espèce de choc : chez ses personnages, j'ai rencontré le degré zéro de culture. Alors l'Amérique, telle qu'elle m'agresse dans la réalité de chaque jour, s'est imposée à moi comme une image récurrente. Je la subis et je la repêrce comme je la subis. Partialement, comme un artiste. Mais ce dont je parle essentiellement, c'est de l'inculture radicale. »



PUBLICITÉS  
POUR MOI-MÊME

Norman Mailer  
Arléa  
250 pages

En 1959, Norman Mailer publiait *Advertisement for myself*, un recueil de textes divers, nouvelles, petits romans, poèmes, notes, articles de presse, etc. Dans sa préface, il signalait les textes les plus importants de ce recueil tout en soulignant « pour ceux qui préfèrent ne déguster que la crème dans l'oeuvre de chaque auteur et se privent ainsi du plaisir de l'apprécier au pire de lui-même ». Ce sont ces cinq textes qu'on retrouve ici pour la première fois en français accompagnés de *Publicité pour moi-même avant la sortie* et *Publicité pour L'Homme qui étudia le yoga*.

LETTRES DE L'OISELEUR  
Jean Cocteau  
Éditions du Rocher  
230 pages

« Courts billets ou longues missives, explique Manuel Burrus, ses lettres sont souvent des appels, des cris désespérés parfois pathétiques. On le voit souffrant quand Denise Bourdet n'apprécie pas sa pièce *Bacchus*, quand Paul Morand fait de lui un « être charmant et trop sensible » ou quand André de Villemorin ne le met pas à la hauteur de Valéry et d'Aragon. Il y a chez lui un constant besoin de s'affirmer, de se justifier aux yeux du monde. Il accumule brouilles et réconciliations, emploie pour l'amitié le langage de l'amour. Jamais on a tant adoré, aimé embrassé. Cet homme universel est un homme seul. »

LE SHORT EN EST JETÉ  
Jean Daunais  
VLB éditeur  
coll. « Cahier noir »  
176 pages

Après *Les Aventures d'Arlène Supin*, *Les 12 coups de mes nuits*, *Le Rose et le noir*, *Le Nippon du soupir* et *Gorges chaudes* et avant *Les Réveries d'un jogger solitaire*, *Le Raseur de Séville*, *Abel et la bête*, *Les Maux de Cambronne*, *Soit ! Bête et tais-toi*, *Les Bas de Morphée*, *Fol de nuit*, *À l'impôt cible nul n'est tenu*, *Les Bons contes font les bonzes amis* et *Mieux vote tard que jamais*, Arlene Supin nous revient dans des aventures plus folles les unes que les autres. À rire au pied de la lettre.

## Faites-vous plaisir...

...abonnez-vous au cahier littéraire le plus en vue au Québec. Prenez plaisir à découvrir tous les samedis une information soignée et détaillée sur les principales nouveautés en librairie. Des critiques pertinentes et des commentaires sur les jeunes auteurs, ceux de renom et leurs oeuvres. De la poésie au roman, de la fiction à la nouvelle, tout y est, rien ne vous échappera.

Chaque samedi, faites-vous plaisir, abonnez-vous au Plaisir des Livres!



☐ Oui je désire m'abonner au Devoir du samedi incluant le cahier Le Plaisir des Livres

☐ 13 semaines: 16.25\$  
☐ 26 semaines: 31.20\$  
☐ 52 semaines: 54.60\$

Nom \_\_\_\_\_  
 Adresse \_\_\_\_\_  
 #App. \_\_\_\_\_ Ville \_\_\_\_\_  
 Code postal \_\_\_\_\_  
 Tél. rés. \_\_\_\_\_  
 Tél. bur. \_\_\_\_\_

☐ chèque inclus ☐ Visa  
☐ comptant ☐ Master Card  
☐ facturer-moi ☐ Am. Express

Signature \_\_\_\_\_  
 numéro de carte \_\_\_\_\_  
 date d'expiration \_\_\_\_\_

Remettre le coupon à l'adresse suivante:  
 LE DEVOIR "Service des abonnements"  
 211, rue St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1  
 \*Tarif applicable à notre réseau canadien. Cette offre prend fin le 31 décembre 1990.

AUTOMNE 1989

## philosophiques

revue de la société  
de philosophie du québec

### SOMMAIRE

| Articles                                                                                                           |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| G.-G. GRANGER, <i>Les conditions proto-logiques des langues naturelles</i> .....                                   | 245 |
| F. TOURNIER, <i>La fondation de la biotique: une perspective épistémologique</i> .....                             | 257 |
| F. BLAIS, <i>Réformisme pénal et responsabilité: une étude philosophique</i> .....                                 | 293 |
| Interventions                                                                                                      |     |
| J. PESTIEAU, <i>Quel développement et pour qui?</i> .....                                                          | 327 |
| A. VOHO SAHI, <i>Entre figures de la philosophie: réflexion sur les Figures de la philosophie québécoise</i> ..... | 347 |
| R. POULIN, <i>Savoir et croire. Sur le Pen et autres menus détails</i> .....                                       | 359 |
| Bulletin                                                                                                           |     |
| Y. CLOUTIER, <i>Sartreana québécoise: Chronologie, bibliographie et médiagraphie commentées</i> .....              | 373 |
| Étude critique                                                                                                     |     |
| M. GAGNON, <i>Genèse de la théorie cellulaire</i> , de François Duchesneau .....                                   | 395 |
| Comptes rendus .....                                                                                               | 405 |
| Livres reçus .....                                                                                                 | 457 |

bellarmine

vol. XVI, n° 2



## Le plaisir des Livres

# L'écrivain est la conscience de sa nation—Vaclav Havel

### INTERROGATOIRE À DISTANCE

Vaclav Havel  
Entretien avec Karel Hvizdala  
Traduit du tchèque  
par Jon Rubes  
Éditions de l'Aube, 1989, 173 pages



Alice  
**PARIZEAU**  
Lettres  
étrangères

Avec la crise profonde qui secoue l'impérialisme soviétique, émergent sur la scène internationale des figures nouvelles.

Pour la première fois depuis longtemps les écrivains sont portés au pouvoir par des foules qui se libèrent pacifiquement de la discipline du Parti unique. Parmi eux, Vaclav Havel qui vient de faire un voyage officiel au Canada, à Toronto et à Ottawa.

Très injuste ce protocole des visites politiques !

Comme le remarquait déjà Réginald Martel dans sa chronique

de samedi dernier, quand Vaclav Havel était prisonnier politique, il y a de cela quelques mois à peine, c'est le Centre francophone du PEN club canadien de Montréal qui réclamait parmi les premiers sa libération, mais désormais il ne peut plus avoir le plaisir de le recevoir...

Dramaturge, dissident, Vaclav Havel, projeté sur l'avant scène de l'actualité, mal connu du grand public d'ici, s'explique, assez curieusement, dans un petit livre d'entrevues publié en samizdat en 1986 et en traduction française en 1989.

Né dans une famille célèbre en Tchécoslovaquie, puisque les Havel possédaient avant la guerre « Les établissements de restauration Lucerna et Barrandov », il découvrit très jeune les effets de la « vengeance sociale ». Dès l'entrée des soviétiques à Prague, en 1945, l'enfant de dix ans n'a plus aucune chance d'étudier et de devenir un professionnel. Les chemins de l'université lui sont fermés définitivement !

Comme il veut être écrivain, dramaturge et homme de théâtre, il lit beaucoup et un beau jour devient machiniste au Théâtre sur la Bulastrade où il apprend les rudiments de son mé-



L'écrivain Vaclav Havel, avant d'accéder à la présidence de la République tchécoslovaque, en compagnie d'Alexander Dubcek.

tier. Les rencontres avec des écrivains et des artistes tchèques, dont, entre autres, Milan Kundera, Bohumil Hrabal et Josef Skvorecky qui vit à Toronto depuis quelques années où il a fondé une maison d'édition et une revue tout en publiant ses propres romans, lui permettent de compléter sa formation.

« Le théâtre à Prague », note Vaclav Havel dans ses entrevues, « demeure une sorte d'éponge qui s'imbibe des différentes composantes de l'atmosphère qui l'entoure. » Le Printemps de Prague et plus tard la répression auront à cet égard une influence incalculable. Vaclav Havel, pour sa part, aura l'occasion de dis-

cuter avec Dubcek à un moment où tout paraît possible, mais les tanks soviétiques tirent sur les foules et c'est la fin du socialisme à visage humain et le début d'une autre période de silence. Il aura juste le temps de passer quelques semaines à l'étranger, de faire des entrevues avec des exilés et puis il rentrera au pays au lieu de rester en Occident où, après tout, ses pièces sont déjà publiées en plusieurs langues.

« Traditionnellement », constate-t-il, on attend de nos écrivains quelque chose de plus que d'écrire des livres bons à lire. L'idée que l'écrivain est la conscience de sa nation est chez nous historiquement justifiée : les écrivains ont joué pendant des années le rôle des hommes politiques, le renouveau de la communauté dépendait d'eux, ils maintenaient la langue vivante, ils encourageaient une prise de conscience nationale, ils étaient les interprètes de la volonté de la nation. Cette tradition, dans les conditions totalitaires qui sont les nôtres, reçoit en plus une coloration particulière. Le mot écrit, semble encore plus radioactif que le mot dit — sinon il ne serait pas un délit pour lequel on nous emprisonne.

Et pour Vaclav Havel les occasions de se retrouver en prison sont multiples. Il proteste, il se compromet, il s'efforce de secouer les habitudes de l'Union des écrivains et avec la déclaration de la Charte 77 déclenche un mouvement dont les conséquences seront très nombreuses, mais cela lui vaudra un autre séjour en prison. Un journaliste écrit à son propos que « Hitler trouvait de meilleures solutions, une canaille pareille il la gazait », mais Havel supporte de plus en plus mal les perquisitions et les interrogatoires. Il est conscient que le fossé entre le système politique

et les citoyens, leurs aspirations et leur vie quotidienne ne peut plus être comblé, mais le changement radical du statut du Parti ne paraît pas possible. Et soudain la pression du Kremlin cède, Moscou abandonne ses projets et ses agents à leur triste sort et les foules sortent dans les rues...

En 1985 dans ses entretiens, Vaclav Havel met en cause le pouvoir impersonnel qui force l'individu à exécuter le travail qui ne lui apporte en échange aucune satisfaction personnelle et dénonce la centralisation bureaucratique de l'Est, puis les multinationales anonymes de l'Ouest. Le dramaturge considéré alors par Arthur Miller comme l'un des plus grands auteurs dramatiques de notre époque ne sait pas que cinq ans plus tard il sera obligé de présider aux destinées de son pays et orienter ses choix non seulement sociaux et politiques, mais aussi, sinon surtout, économiques. D'ailleurs, dans ses questions, Karel Hvizdala ne semble pas du tout tenir compte de cette dimension. Or, aujourd'hui, à l'heure où tout bouge en Europe Centrale, les nouveaux dirigeants doivent répondre devant leurs électeurs des problèmes de consommation, d'inflation et de chômage à venir...

Il ne reste qu'à espérer que le président Havel, victime autrefois de la « vengeance sociale », saura se souvenir qu'en 1939 la Tchécoslovaquie avec ses usines Skoda et ses usines Bata, était l'un des pays les plus industrialisés de l'Europe. Les propriétaires sont partis et ont été ruinés, mais les traditions d'une formation technique de la main-d'œuvre demeurent vivaces et capables de donner aux gens le goût de reconstruire l'économie du pays... Il ne reste à Vaclav Havel de ne pas décevoir ses électeurs !

## Tout se perd et rien ne se crée

### LE VOYAGE D'ANNA BLUME

Paul Auster  
Arles, Actes sud  
1989, 202 pages

### GUY FERLAND

IL NE RESTE plus grand-chose là-bas.

L'argent se fait de plus en plus rare, les denrées essentielles aussi. Seuls les pénuries, le brigandage et les règlements augmentent. La survie tient à un fil. La mort semble une libération pour chacun. L'ennemi, c'est les autres. La ville fait penser à une jungle où des péages se dressent devant vous n'importe où et à tous les moments. Les locataires se font jeter sur le pavé par des bandits tous les jours. Rien n'est sûr.

Des bandes de coureurs parcourent la ville jusqu'à épuisement total et la mort survient. D'autres, les sauteurs, grimpent sur les lieux élevés et sautent pour se tuer, tout simplement. D'autre part, il y a les clubs d'assassinats pour se faire liquider soi-même. Les cadavres jonchent le sol partout, sur les trottoirs comme dans la rue.

Finalement, il n'y a plus d'êtres humains dans la ville, seulement des citadins qui sont prêts à tout pour survivre. La plupart deviennent des charognards ou des chasseurs d'objets. Le déperissement est la règle générale. Seule la mémoire peut la contrer en partie.

C'est à cette fantastique allégorie de la société de consommation et des sociétés totalitaires

que nous convie Paul Auster par la voix d'Anna Blume. On ne peut qu'être démuné et fasciné par l'univers que ce jeune écrivain américain crée. Il parvient à faire sentir au lecteur le dénuement de l'existence. La rigueur de l'exposé ne le cède en rien à la maîtrise d'une langue qui décrit le désespoir.

Car c'est de cela qu'il s'agit : par-delà les anecdotes cruelles qui émaillent le très beau texte, Paul Auster recherche une langue du « bout de la nuit ». Ce qui produit un effet surprenant. Le désespoir et la désillusion sont tellement présents que le lecteur se sent progressivement glisser vers les profondeurs de l'anéantissement.

Enfin, cette lettre du bout du monde d'Anna Blume (le titre anglais de l'ouvrage dit littérale-

ment « Le pays des dernières choses ») se veut une sorte de travail sur le rapport entre la langue et la mémoire (le *pharmakon* selon Platon et Derrida) qui oublie plus d'événements qu'elle n'en retient.

Évidemment, en lisant ce roman, on pense à Kafka, mais c'est à Beckett que se réfère implicitement l'auteur à qui on laisse le mot de la fin : « La fin n'est qu'imaginaire, c'est une destination qu'on s'invente pour continuer à avancer, mais il arrive un moment où on se rend compte qu'on n'y parviendra jamais. Il se peut qu'on soit obligé de s'arrêter, mais ce sera uniquement parce qu'on sera à court de temps. On s'arrête, mais ça ne veut pas dire qu'on soit arrivé au bout. »

## Les surprises de la forêt russe

### DANS LE BROUILLARD

Vassil Bykov  
Traduit du russe  
par Simone Luciani  
Albin Michel, Paris 1989

### MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

Si l'on considère à la fois la littérature russe et la forêt qui porte le même nom, la comparaison vient aisément.

Toutes les deux sont immenses, plutôt laissées à elles-mêmes et remplies de surprises. On raconte même qu'en Biélorussie, c'est la forêt qui est parfois un personnage de littérature.

Y marcher n'est jamais innocent. « Il dressa l'oreille et entendit le chuchotement inquiétant de la forêt et le crépitement de la pluie qui s'était mise à tomber drue sur les branches; il ne perçut nulle part ni coups de feu ni cris. Il le regrettait presque... »

C'est que nous sommes en guerre. Les Allemands occupent le pays. La résistance s'est organisée et, au moment où débute le roman de Vassil Bykov, deux partisans s'en vont exécuter Souchénia qui a trahi ses camarades. Jusque-là, tout est net. Bien sûr, la situation se complique un peu du fait que Bourov, l'un des deux partisans, est un ami d'enfance de Souchénia, mais seuls les sentiments sont en cause ici, les

idées sont toujours claires : un traître est un traître et il faut l'abattre.

Souchénia semble résigné. Il fait de brefs adieux à son petit garçon et à sa femme qui lui confie deux oignons pour le voyage. Mais lui sait bien ce qui l'attend et propose de prendre une bêche. Encore une fois, tout est très clair. Ce traître sait qu'il a trahi et l'affaire ne sera qu'un mauvais moment à passer pour tout le monde.

Attention ! Voilà la forêt russe vers laquelle ils se dirigent maintenant. Souchénia ne veut pas des ossements marécageux où ils se sont arrêtés plus tôt. « Et alors, tu voudrais du sable ! lui

dit Bourov avec ironie. — Oui, au moins du sable ! Malgré tout, c'est mieux, tu le comprends. Cela t'arrivera bien à toi aussi un jour ou l'autre. » (Ces derniers mots devraient déjà nous rendre moins tranquilles.)

Bourov cède. Les voilà dans la forêt russe. Une fusillade éclate, venue on ne sait d'où. Et Voïtik, l'autre partisan, s'est enfui. Bourov est blessé. Souchénia, du fond de la fosse qu'il a commencé de creuser, affirme qu'il n'a pas trahi. La forêt russe a fait son oeuvre. Tout est confus et nous sommes bien *Dans le brouillard*.

Quel monde trouble celui où le traître transporte le bourreau blessé et, plus tard, protège

son cadavre des charognards patients. « Les corbeaux, de leurs côtés, ne bougeaient pas. Ils se balançaient dans le vent au rythme des pins, jetant des regards de tous côtés, changeant parfois de place et envahissant peu à peu toute la clairière. Quel monde trouble que celui où les justiciers se révèlent des traîtres — car Voïtik, on le saura dans le livre, a trahi en son temps — et où le traître n'a pas été capable de trahir mais personne ne le croit, pas même sa femme. Décidément, rien n'est clair quand la forêt russe s'en mêle. Mais, est-ce vraiment sa faute ? Le grand coupable, n'est-ce pas Vassil Bykov ? »

## Caricatures du monde actuel

### LA CHASSE AU LÉZARD

William Boyd  
Traduit de l'anglais  
par Christiane Besse  
Paris, Seuil  
1990, 273 pages

### CHANTAL BEAUREGARD

Le talentueux Britannique William Boyd est très doué.

Tous ses romans ont remporté beaucoup de succès. Les lecteurs français ont porté un vif enthousiasme à *Comme neige au soleil*, roman dans lequel l'auteur a minutieusement reconstitué l'Afrique orientale du temps de la

### Grande Guerre.

Avec un imaginaire plus contemporain, ce recueil de nouvelles est un reflet parfois caricatural, certes, du monde actuel. Seize nouvelles dans lesquelles le dépaysement et l'intrigue se côtoient. L'action sans cesse renouvelée se déroule aux quatre coins du monde.

On se divertira à chaque histoire qui dépeint souvent les travers de personnages, que rien ne distingue des autres individus au premier coup d'oeil. Un employé d'entretien de piscines, en apparence ordinaire, entretient une obsession pour le moins étonnante. Il prodigue des soins aux piscines comme s'il s'agissait de véritables bébés. Il est tout à fait

obsédé par leur « état de... propreté » ! Cela finira par lui causer de graves soucis.

Un petit homme sans histoires, dont la vie se résume presque à des lectures de magazines est soudainement tiré de sa torpeur. En fait, une jeune femme aux jeans étroits viendra habiter ses fantasmies et sa solitude. Pour soi-disant défendre la jeune femme de deux voyageurs de passage, il commettra un crime d'une violence inouïe.

Un auteur rempli de surprises, qui adapte tout à sa manière si inventive. Peut-être une bonne manière, ce livre de nouvelles, d'aborder un jeune auteur au style sans pareil.

## FRANCINE D'AMOUR



## Les Jardins de l'enfer

Un véritable bonheur de lecture!

« Un récit vraiment fascinant. » Michel Laurin, *Le Devoir*

« Un style qui atteint souvent à la simple splendeur. »

Réginald Martel, *La Presse*

vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE



## L'instant même

Une maison totalement vouée à la nouvelle

C.P. 8, succursale Haute-Ville Québec (Québec) G1R 4M8

« Il y avait du Mandiargues et du Borges dans sa manière », affirme Gilles Archambault à propos de Claude Mathieu dans sa préface à la nouvelle édition de *La mort exquise*. Surtout, voilà un des premiers livres québécois dont on peut dire qu'il est ouvert aux influences étrangères, à l'aventure de la littérature universelle du XXe siècle.

*La mort exquise*  
de Claude Mathieu  
1989, 111 pages

14,95 \$

C'est avec des accents parfois surréalistes et toujours déroutants que Michel Dufour nous livre, dans les 21 nouvelles qui composent *Circuit fermé*, son premier recueil, des tableaux dans lesquels sont rarement absentes les petites cruautés ordinaires... et extraordinaires qui tissent nos existences.

*Circuit fermé*  
de Michel Dufour  
1989, 108 pages

14,95 \$





# Émile Nelligan ou le jardin éternellement givré

La gloire a des caprices que seule la nature changeante de l'homme peut expliquer.



Yves  
**DUBE**

▲ Les carnets

Nelligan, qu'on célèbre aujourd'hui, a connu une espèce de purgatoire dont on se demandait quand il en sortirait. Au point de départ, au tournant du siècle, au moment où l'on continuait de considérer Fréchette comme un grand maître, on lui a reconnu du génie. Par contre, Fréchette perdit vite des plumes même si l'on garde encore maintenant quelques-unes de ses plus belles pages dans nos anthologies. Quant à Nelligan, on s'inquiéta plus tard de savoir si les influences conjuguées de Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Lamartine et même Ronsard n'expliquaient pas la majeure partie de l'attention que ses contemporains lui avaient portée. Puis quand Saint-Denis Garneau arriva, plusieurs doctes professeurs décrétèrent que ce dernier faisait beaucoup plus personnel, plus authentique que le célèbre membre de l'École littéraire de Montréal. Chaque génération de notre siècle s'est prononcée sur Émile Nelligan. La faveur de ses lecteurs se dessine à peu près, à l'horizon, comme la projection des montagnes russes. Quelques admirateurs par contre n'ont jamais changé d'opinion. À la suite de Louis Dantin, Albert Lozeau, Guy Delahaye, Luc Lacoursière, certains fidèles n'ont jamais douté des illuminations profondes de son oeuvre.

Aujourd'hui qu'on remet Nelligan à la mode, je ne peux m'empêcher de me demander si ce nouvel engouement dépasse le simple intérêt biographique pour rejoindre les valeurs essentielles des poèmes qui ont été écrits, pour la grande majorité d'entre eux, en moins de trois ans (1896-1899). Nelligan était-il fou ou victime de son milieu ? Pourquoi a-t-il passé les quarante-deux dernières années de sa vie en asile psychiatrique ? Qu'est-ce qu'il pouvait bien ressentir dans cet épouvantable isolement ? Était-il ce romantique perdu dans un siècle qui refusait de le comprendre comme on cherche à nous le présenter actuellement ? L'influence de son père irlandais et sa présence forcée dans une marine dont il n'avait que faire ont-elles fait éclater toutes ses résistances émotionnelles et en ont-elles fait une victime de la cause nationaliste héritée du côté maternel ? Toutes ces questions — toujours bien intéressantes il va sans dire — devraient se poser de préférence après une lecture ou une relecture très attentive de l'oeuvre, une délectation profonde et libérée de toute contrainte dans cette oasis de poésie comme il n'en existe que quelques rares exemples dans l'histoire de nos lettres.

Certes on pourra constater que, comme Baudelaire, il aimait les chats et les négresses, comme Rimbaud, il était fasciné par l'idée symbolique de charpentes fabriquées s'avançant dans les eaux à l'image de l'homme évoluant dans l'existence, comme Lamartine, il tenta d'illustrer la fuite du temps, la fugacité des émotions, comme Ronsard, il voua à l'amour de la Nature un culte hérité des poésies latines. On pourra répéter qu'il était tributaire de l'observation religieuse des règles classiques. Mais après ? Oui ! après ? Pourquoi ne pas le laisser nous dire :

« Ah ! comme la neige a neigé ! »

« Pleurez oiseaux de février,

Pleurez mes pleurs, pleu-

rez mes roses. »

« Qu'est-ce que le spasme de vivre

À tout l'ennui que j'ai, que j'ai ! »

et surtout, avoir le goût d'aller plus avant dans cette oeuvre si fascinante, et cela plus à cause de ses inspirations, à mon sens beaucoup plus enivrantes que ses incidences biographiques. Et écouter la musique de certains vers, nous en imprégner, nous les rendre consubstantiels :

« Je sentais remonter comme d'amers parfums  
Ces musiques d'adieu qui scellaient sous la terre  
Et mon rêve d'amour et mes espoirs défunts. »

« Et voici que les lys, la tulipe et les roses  
Pleurent les souvenirs où mon âme se baigne. »

« Et tu vivras, ô Dante, autant que Dieu lui-même  
Car les Cieux ont appris aussi bien que l'Enfer  
À balbutier les chants de ton divin Poème. »

Cette oeuvre comporte tout ce qu'il faut pour nourrir les plus insatiables parce qu'elle est en



Émile Nelligan

même temps noble et sensuelle, ardente, généreuse et lumineuse, et qu'elle sait devenir éthérée, spirituelle, surnaturelle. Avec elle nous aspirons à l'infini et les voix de la mort se conjuguent à celles de la vie selon une ordonnance musicale aussi gratifiante qu'un don des dieux.

Cette poésie chante en solo et s'élève dans notre nuit avec une pureté d'une telle force que, si on la laisse planer en nos âmes, les bassesses de nos vies se sentent exclues, la médiocrité de nos existences se replie en silence comme si elle n'avait plus droit de nous dominer.

Un siècle de distance n'a pas encore suffi à nous faire saisir l'émotion intense et l'enchantement définitif de l'oeuvre nelliganienne.

Alors, que valent les questions des pauvres biographes que nous tentons d'être ? Que valent-elles quand on songe à sa propre imploration concernant le poète ?

« Laissez-le vivre ainsi sans lui faire de mal !

Laissez-le s'en aller, c'est un rêveur qui passe;

C'est une âme angélique ouverte sur l'espace,

Qui porte en elle un ciel de printemps auroral. »

quand on entend ce chant, tout plein d'une prophétie si limpide ?

« Et je veux retourner au prochain récit

Qu'elle me doit donner au pays planétaire

Quand les anges m'auront

sorti de l'hôpital. » quand il avertit clairement qu'il sait déjà tout en 1902 (trente-neuf ans avant sa mort) ?

« Je sens voler en moi les oiseaux du génie  
Mais j'ai tendu si mal mon piège qu'ils ont pris  
Dans l'azur cérébral leurs vols blancs, bruns et gris,  
Et que mon coeur brisé râle son agonie. »

Les oiseaux, oui, le vol des oiseaux... L'enchantement de leur fuite, l'envoûtement de leur présence. L'albatros de Baudelaire. Le pélican de Musset. Les oiseaux de Nelligan. Ceux qui lui inspirent de toujours lever les yeux vers l'azur. Ceux qui lui insufflent « ses chants les plus beaux » et parmi eux, ce joyau, ce plus « pur sanglot » de tous, cette *Romance du Vin* dans laquelle l'ivresse rejoint la folie, la libération et l'aliénation enserrant son coeur et le nôtre à tout rompre et Nelligan finira par s'écrier, hors de lui, hors du monde, hors de nous :

« Je suis si gai, si gai, dans mon rire sonore,  
Oh ! si gai, que j'ai peur d'éclater en sanglots ! »

## Nelligan édité en France

### DES JOURS ANCIENS

Émile Nelligan  
Choix et présentation par Jean-Pierre Issenuth  
Paris, Orphée/La Différence

### JACQUES GAUTHIER

Nelligan n'est pas mort. Les vrais poètes ne meurent pas.

Leurs coeurs continuent à battre dans quelques poèmes laissés en héritage. À l'heure où le trio Tremblay-Gagnon-Brasard nous propose un opéra « romantique » sur Nelligan,

voici qu'on exporte en France notre passionné de poésie dans une collection faite sur mesure pour lui, *Orphée*.

Cette collection de poche est dirigée par Claudé Michel Cluny. Elle fait entendre des voix classiques ou contemporaines qui ont libéré une parole originelle, près du mythe et de l'amour. Le poète du *Vaisseau d'or* se trouve, entre autres, en compagnie de Hölderlin, Rimbaud, Garcia Lorca, Baudelaire, Hugo, Reverdy, Blake.

Jean-Pierre Issenuth montre, dans une émouvante présentation qu'il intitule *Nelligan s'en va*, que Nelligan est sorta-

ble. Cette traversée de l'Atlantique lui sera bénéfique. « Loin des interprétations en vase clos, loin de l'aura embarrassante dont un destin tragique l'enveloppe, ses vers vont respirer » (p. 8).

Issenuth évoque l'atmosphère nelliganienne, la musique subtile de ses vers, l'énergie expressionniste des 170 poèmes écrits en moins de quatre ans, entre 16 et 19 ans. Puis, le silence. Ce grand silence qui n'a plus de mots pour se dire. Le silence de l'internement qui enveloppe Nelligan d'un halo mythique. Il dira à un visiteur : « Je ne suis rien. Je suis du pa-

pier » (p. 13).

Le choix de poèmes par Issenuth est judicieux. On suit le poète pas à pas. Près de 75 poèmes, sous le titre *Des jours anciens*, nous rappellent cette voix éclatante et pure qui nous redit :

« Rien n'est plus doux aussi que de s'en revenir  
Comme après de longs ans d'absence,  
Que de s'en revenir  
Par le chemin du souvenir

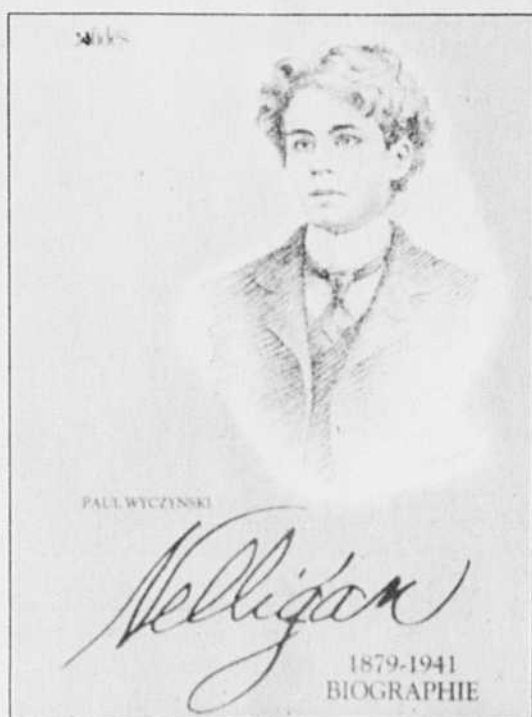
Fleuri de lys d'innocence,

Au jardin de l'Enfance »

(p. 31).

## Nelligan 1879-1941 BIOGRAPHIE

Voici le livre  
qui a inspiré  
l'Opéra romantique  
*Nelligan*



de Paul Wyczynski  
un des plus grands spécialistes  
et admirateurs de Nelligan

L'étude la plus riche et la plus complète sur la vie de ce grand poète québécois.

NELLIGAN, 1879-1941. Biographie  
Édition revue et corrigée;  
652 pages - 39,95 \$

Aussi disponible:

POÉSIES COMPLÈTES d'Émile Nelligan

- Collection B.Q. (poche), 7,95 \$
- Collection du Nénuphar, 18,00 \$

En vente dans les librairies

les éditions **sfides**  
165, rue Deslauriers  
Ville Saint-Laurent (Qc)  
H4N 2S4  
Tél.: (514) 745-4290

## LE PLAISIR DES MOTS

## L'image exacte de l'usage

### MARIE-ÉVA DE VILLERS

Restructurer le système orthographique du français en le ramenant à un ensemble de règles cohérentes qui sont déjà dans notre inconscient collectif, voilà ce que propose le professeur Bernard Dupriez.

Concepteur et cheville ouvrière du très populaire Cours autodidactique de français écrit — mieux connu sous l'acronyme de CAFÉ — mis au point à l'Université de Montréal et lancé en 1976, Bernard Dupriez et son équipe ont enseigné les difficultés et le bon usage du français écrit à des milliers de Québécois, surtout des Québécoises qui voulaient parfaire leurs connaissances en ce domaine.

Depuis sa création, le CAFÉ accueille en moyenne 12 000 personnes par année qui proviennent de toutes les régions du Québec puisque l'enseignement se donne par correspondance. Le personnel administratif forme la majorité des inscrits qui sont à

66 % de sexe féminin. Fait à noter, les étudiants ne représentent qu'une fraction minime de la clientèle.

Aboutissement d'une quinzaine d'années de recherche et d'expérimentation, ce cours de perfectionnement porte sur la révision des règles de grammaire, la familiarisation des usages graphiques, la sensibilisation aux nuances sémantiques et aux constructions syntaxiques.

Cet enseignement qui procède par cheminements individuels est également utilisé en France et en Côte d'Ivoire et il est expérimenté en République centrafricaine et en Belgique.

Intéressé au premier chef par la modernisation de l'écriture, Bernard Dupriez estime que les rectifications souhaitées par Michel Rocard ne s'implanteront avec succès que si elles rejoignent les normes orthographiques qui sont déjà dans notre inconscient collectif. À son avis, les seules simplifications qui sont susceptibles d'être acceptées sont déjà un fait acquis pour le groupe culturel, même si elles peuvent parfois échapper à sa conscience.

L'étude attentive et les analyses statistiques des millions de réponses apportées par la clientèle de CAFÉ aux questions à choix multiples du cours identi-

fient clairement les incohérences du système orthographique actuel qui devraient être supprimées, incohérences qui ne seraient sans doute pas toujours les mêmes dans les diverses régions de la francophonie.

Entré dans l'usage au Québec en 1945, le terme *docimologie* désigne la science de la mesure en pédagogie. Pour M. Dupriez, les réponses d'échantillons largement représentatifs de la population pourraient être traitées par des logiciels de mesure docimologique, comme celui de CAFÉ, afin de donner l'image exacte du système orthographique vécu aujourd'hui par ses usagers.

Loin de constituer un nivellement par le bas, la norme à véhiculer serait le choix pour lequel ont opté les meilleurs étudiants, c'est-à-dire ceux qui réussissent le mieux l'ensemble des questions. Cette « élite » qui peut être identifiée par des indices statistiques permettrait en quelque sorte de définir scientifiquement l'usage.

En 1976, l'Académie française avait admis certaines simplifications. Constatant une fois de plus que l'usage n'avait pas suivi, elle renonçait en 1987 aux tolérances qu'elle avait proposées. Mais comment les Académiciens ont-ils été en mesure de faire ce

constat ? Comment définir cet usage qui doit présider aux destinées de notre langue ?

En lançant son projet de modernisation de l'écriture, le premier ministre de France a bien précisé : « La langue appartient à ses usagers, car elle n'est vivante que s'ils en usent. »

Prenons l'exemple d'un sujet qui est un mot collectif accompagné d'un complément au pluriel. Les *Tolérances grammaticales et orthographiques* de 1976 admettaient l'accord du verbe avec le mot collectif ou avec le complément, selon l'intention de l'auteur. *À mon approche, une bande de moineaux s'envole ou s'envolèrent*. L'arrêté adopté au *Journal officiel* disait : « On admettra l'un et l'autre accord dans tous les cas. »

Avec les analyses de CAFÉ, il serait possible de vérifier si les usagers ont adopté ou non cet accord facultatif et ce, dans toutes les communautés où le cours autodidactique a été expérimenté. Ainsi contrairement à ce que l'Académie croit, il est possible que l'usage de l'ensemble de la francophonie ait largement souscrit aux simplifications proposées.

Pour demeurer le greffier efficace de l'usage, il faudrait que l'Académie puisse vraiment le connaître.

## Le torchon brûle à NY chez Pantheon Books

NEW YORK (AFP) — Quatre des cinq principaux responsables de Pantheon Books ont annoncé qu'ils quitteraient cette prestigieuse maison d'édition new yorkaise, à la suite de la démission forcée de son directeur André Schiffrin.

Les quatre éditeurs, estimant que le renvoi cette semaine de M. Schiffrin, qui a contribué à faire connaître entre autres Simone de Beauvoir, Gunter Grass, Jean Genet et Jean-Paul Sartre aux Américains, était destructeur, voire suicidaire. Leur engagement vis-à-vis de

Pantheon Books, ont-ils ajouté, « n'est plus partagé par ses propriétaires actuels », ce qui ne manquera pas d'entraîner de nouvelles démissions, y compris parmi les auteurs publiés par cette maison.

D'ores et déjà l'écrivain Studs Terkel, qui a écrit sept livres pour cette filiale de Random House, a annoncé qu'il n'y publierait plus rien. « Pantheon, a-t-il déclaré, a toujours été un éditeur de grande classe et André en était le symbole. Son renvoi est un acte de barbarie ».

M. Schiffrin était soumis depuis

plusieurs mois à des pressions visant à réduire sa liste annuelle de 110 titres à une simple quarantaine, pour des raisons de rentabilité.

Son refus de sacrifier la qualité littéraire à la publication de romans à gros tirages de moindre valeur se serait heurté à une fin de non-recevoir de la part de M. Alberto Vitale, président de Random House.

Pantheon, fréquemment citée pour le sérieux de ses ouvrages, avait été fondée en 1942, dans un appartement de Greenwich Village à New York par un groupe d'intel-

lectuels qui avaient fui l'Allemagne Nazie.

Filiale de Random House depuis 1961, elle était dirigée par M. Schiffrin depuis 30 ans.

Sa démission forcée a soulevé un tollé non seulement à New York, où plusieurs auteurs ont annoncé la tenue d'une manifestation, lundi prochain, devant les bureaux de Random House, mais aussi sur la côte ouest des États-Unis, où des intellectuels ont lancé une pétition pour protester contre « la fin effective de la tradition de Pantheon ».